NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

19. JAHRGANG

1918

SHL
WITHDRAWN

SWETS & ZEITLINGER N.V.
AMSTERDAM - 1967

Reprinted by permission of the
Modern Language Society, Helsinki

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/neuphilologische-mitteilungen_1918_19_1-6

Inhaltsverzeichnis.

I. Aufsätze.

Seite

Landtman, Gunnar, The Pidgin-English of British New Guinea . . . 62

Öhmann, Emil, Die französischen nomina propria in den deutschen denkmälern des 12. und 13. jh. 9

Ojansuu, Heikki, Altes und Neues zu den germanisch-finnischen Berührungen 49

Poirot, J., Miszelle: Une édition des *Fables* de La Fontaine 74

Söderhjelm, W., Lettres inédites d'Ugo Foscolo 1

Spitzer, Leo, Zu Tallgren, Les poésies de Rinaldo d'Aquino 6

Suolahti, Hugo, Etymologien (Nhd. Windhund; engl. kipper) . . 16

II. Besprechungen.

Alnæs, Ivar, Norsk sætningsmelodi *(J. Poirot)* 30

Gabrielson, A., The earliest Swedish Works on English Pronunciation *(U. Lindelöf)* 28

Kurz, Werner, F. M. Klingers »Sturm und Drang» *(Gustav Schmidt)* 76

Melander, J., Étude sur magis et les expressions adversatives dans les langues romanes *(A. Wallensköld)* 30

Röbbeling, Friedrich, Kleists Käthchen von Heilbronn *(Gustav Schmidt)* 76

Soames, Laura, Introduction to English, French and German Phonetics, 3. Aufl. *(J. Poirot)* 28

Spitzer, L., Syntaktische Beiträge 1—2; Nachtrag zu Artikel II der Syntaktichen Beiträge; Syntaktische Notizen zum Catalanischen; Über spanisch *que;* »es» im Portugiesischen *(O. J. Tallgren)* 78

Tobler, Adolf, Altfranzösisches Wörterbuch, Lief. 1.—3 *(A. Wallensköld)* 22

Voretzsch, Carl, Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache, 5. Aufl. *(A. Wallensköld)* 25

III. Nachrichten über die Tätigkeit des Neuphilologischen Vereins.

Seite

Protokolle des Neuphilologischen Vereins (24. Nov. 1917—28. Sept. 1918) 33
—»— (26. Okt. 1918) 88

IV. Eingesandte Literatur.

Zur Besprechung eingesandte Arbeiten 45, 92
Schriftenaustausch 45, 92

V. Mitteilungen 47, 92

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors

Redaktion:

A. Wallensköld
Professor der romanischen Philologie

H. Suolahti
Professor der germanischen Philologie

Nr. 1/6

Jährlich acht Nummern. Preis Fmk 6 bei der Redaktion, Fmk 7: 50 durch die Buchhandlungen. Die Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof A. Wallensköld (V. Hamng. 5), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früher erschienener Hefte an den Schriftführer der Redaktion, Doz. O. J. Tallgren (Tehtaankatu 22), einzusenden.

XIX. Jahrg.
1918

Lettres inédites d'Ugo Foscolo

En feuilletant les autographes dans la merveilleuse collection du château de Stafsund en Suède, créée par le père du possesseur actuel, le baron de Klinckowström, j'y ai trouvé cinq lettres d'Ugo Foscolo. Ce sont plutôt des billets fugitifs adressés à un ami, un élève et en même temps un soutien dans la détresse du poète, le diplomate polonais (russe) Xavier de Labensky, poète lui aussi à ses heures perdues (sous le pseudonyme de Jean Polonius), domicilié, comme Foscolo, à Londres ou près de Londres, à cette époque un jeune homme de 25—26 ans (il est mort à Saint-Pétersbourg en 1855). Une nièce de ce Xavier de Labensky épousa le vieux Baron de Klinckowström, et de cette manière les lettres d'Ugo Foscolo sont entrées dans la collection de Stafsund, d'où elles n'ont jamais trouvé, à ce que je sache du moins, le chemin de la publicité. Elles ne figurent pas dans les volumes de l'*Epistolario* formant trois volumes de l'édition de Florence (1850—1862), et je doute que ces billets en mauvais français aient tenté auparavant un éditeur.

On sait que le malheureux poète italien se réfugia en

Angleterre en 1816, et qu'il y resta jusqu'à sa mort, en 1827. Il pouvait jouir pendant toute cette période, a t-on dit, de toutes les distinctions sociales que les plus brillants cercles de Londres confèrent aux étrangers de renom politique ou littéraire, et en même temps il connut toute la misère provenant de sa pauvreté et de son manque de soin et de prévoyance en matiere économique. Les lettres ci-dessous imprimées fournissent une petite contribution à cette histoire pitoyable. Elles ne disent cependant rien sur un côté du caractère du poète relevé par Walter Scott: que la conduite d'Ugo Foscolo vis-à-vis de la société qui l'avait accepté n'était pas de nature à lui faire gagner ou conserver des amitiés. Mais on peut deviner que Labensky fut un des amis fidèles qui, malgré la prodigalité et les manières incurables du poète, lui rendaient l'existence possible.

La date des lettres ressort d'une remarque ajoutée à l'une d'elles: avril 1824. Elle pourrait être conjecturée aussi par le fait que Foscolo y parle de ses éditions commentées des grands poètes de sa patrie. Ces ouvrages devaient paraître en 1825. A une des lettres est ajoutée le prospectus invitant à s'y abonner. Il est ainsi conçu:

«A Prospectus of an edition of the poems of Dante, Petrarch, Ariosto and Tasso illustrated with a History of the Poetry of Italy, from the beginning of the thirteenth century to the end of the sixteenth century. By Ugo Foscolo.»

Toute la collection devait comprendre 18 volumes, qui seraient imprimés en 100 exemplaires au prix de £ 2.2 par volume. Il devrait paraître 3—4 volumes par an, et le premier devrait être mis dans le commerce lorsqu'il y aurait 300 abonnés.

On sait que de ce vaste plan il ne résulta que quelques rares ouvrages, mais de grande importance. Un *Discorso* sur le texte et sur les différentes opinions régnantes sur l'histoire t la critique de la *Divine Comédie* parut en 1825; de même une étude sur le *Décaméron* servant d'introduction à l'édition publiée à Londres en 1825; mais le commentaire du

poème de Dante ne vit le jour qu'en 1842, par les soins de G. Mazzini. Le *Discours* marqua une date dans l'histoire des études sur le grand poète, et compte toujours, ainsi que le commentaire, parmi les ouvrages les plus importants sur la matière.

Je dois des remerciements sincères à M:mè la Baronne Thyra Klinckowström, qui m'a invité à prendre connaissance des trésors de la bibliothèque de Stafsund, et ensuite a eu la bonté de déposer les lettres de Foscolo à la Bibliothèque royale de Stockholm.

J'ai scrupuleusement conservé l'orthographe du poète avec toutes ses inconséquences ou plutôt ses fautes régulières.

W. Söderhjelm.

Samedi 4 h:s —

Mon cher Monsieur.

Demain de bon matin je dois me trouver à mon cottage. Quelques creanciers mettront à l'encher dans le courrant de la semaine prochaine mes meubles; et s'il n'y aura pas assez d'acheteurs de meubles l'on vendra mes livres et mes manuscrits. Coment en Dimanche l'on ne risque pas d'être arreté je passerai toute entiere la journée de demain a mon cottage peut-être pour la derniére fois, et je tacherai de preserver, s'il est possible, au moins une partie de mes manuscrits. — Si vous etes dans l'intention de me voir demain, et que le tems soit beau, venez je vous en prie jusque a mon hermitage, et vous pouvez le voir avant qu'il soit indignement gaspillé. — Ce n'est que un promenade de *15* minutes en voiture, et de *40* tout au plus en marchant. Voilà la route — *Portmats* (?) *Square—Becher Street—Upper Becher Street—Park Road*, et avant de arriver au bout de Park Road vous lirez a gauche *South Bank* en lettres cubitales sur le coin d'une allée. — Entrez dans cette allée, et avant de arriver a la fin vous verrez *a droit* une maison carrée et basse entourée d'un muraille dont la porte a de chaque coté la tete d'un *espece de Lion* et entre les deux têtes les mots *Digamma cottage*. Au reste une fois que vous êtes a *Park road* tout le monde vous vous indiquera *South Bank*, ou tout le monde aussi saura vous indiquer *Digamme Cottage*. Venez-y, je vous en prie, et ne m'accusez pas de ce que je ne vous attend pas ici. Je suis forcé de vous manquer de parole. Adieu.

Votre devoué Ugo Foscolo.

Caro Scolare

Viva Evviva Labensky, — Anglice *Labensky for ever!* puisque les brodequins vont a merveille; et malgre mon regret de vous en priver, et leur

meretricious ornements assez messeants a ma philosophie et a mon age, je les garde, je les porte deja, et je sens mes pieds frais et à leur aise; — Hony soit qui mal y pense, et je porterai les brodequins, et *Labensky for ever!* j'espere qu'il vous en arrivera une provision, et s'il n'y aura pas les bigarrures qui feront mettre en doute ma gravité philosophique, tant mieux; — quoique je crois que je n'aurai pas de besoin d'autres brodequins jusque a l'été prochain. Helas! en octobre au plus tard il faudra bien que je me resigne au gros souliers, et aux bas de Caire. Adieu. Samedi, ou lundi au plus tard vous aurez un autre volume de Brantome. Tout a vous de toute mon ame

Ugo Foscolo.

Ce Lurdi

Mon cher Monsieur,

Ce Matin l'on livrait votre billet chez moi après que j'etais sorti pour vous demander quelques instants d'entrètien, — quoiquè j'ignore si j'aurais pu vous dire ce que j'ose à peine vous ecrire. Mais je pense maintenant je parle et je me conduit d'apres les ordres aveugles de la necessité, — et c'est d'après les coups de la necessité que je suis forcé de vous prier de m'aider a soutenir ma situation actuelle avec ce qui peut me revenir des leçons que je vous ai deja donné — et non pas d'une maniere à vous en faire tirer beaucoup de profit: aussi je vous ecrit avec le coeur affligé de affliction et de honte, — et j'espere que en me pardonnant vous etes en même tems convaincu que l'extremité seule, dans laquelle je me trouve, a pu m'entrainer à cette démarche. — Agreez en même tems mes remercimens pour votre billet, — ayez soin de votre santé, et quant à la soirée je la laisse en vôtre choix; veuillez bien donner un mot de reponse à mon copiste qui est le porteur de la lettre. Vous trouverez ci joint un prospectus pour les classics italiens et l'histoire de la poesie. — Pardonnez moi je vous en conjure, et croyez moi votre devoué

Ugo Foscolo.

Mon cher Monsieur —

J'ai reçu votre lettre hier au soir tandis que l'on m'appliquait des ventouses et j'ai été forcé de retarder jusque à ce matin des remercimens qui sont d'autant plus sincers et plus vifs que vôtre secours vient de me tirer de la plus triste parmis tant de tristes situations dont mon *eventful life* a été environnée dans ce bas monde. Mais jusque a present la humiliation et la honte ne se meloient gueres dans mes afflictions; aussi je trouvais assez de courage et d'esprit pour les surmonter. Mais des que l'on doit agir en rougissant il n'y a pas de coeur ni de tête qu'y tiennent; et j'ai perdu l'un et l'autre. Aussi hier je dois vous avoir ecrit de maniere à vous induire en erreur, et votre naturel genereux a donné à mes paroles, — surtout concernant le prospectus — une interpretation qui etait très-eloignée de mon idée.

Les cinq volumes du poeme et des illustrations historiques de Dante suivront avant la fin du 1825, — mais quant aux autres je n'espére pas, du moins dans ce moment assez d'acheteurs pour recevoir d'avance le prix de la collection entiere. Permettez moi donc de garder le prix des cinq volumes de Dante, — et de vous considerer pour le restant comme mon creancier. Nous retrouverons une portion de ma dêtte par des leçons; et pour ce qui pourra rester je serai dans le cas de vous en rembourser sans me gêner aussitôt que j'aurai le *grand bonheur* de me defaire de ma maison. Ne m'envoyez point, je vous en conjure, le reste du montant de la collection; — la liberalité et la promptitude avec lesquelles vous êtes venu à mon secours m'assurent plus d'un mois de tranquillité, et j'espere pouvoir trouver jusque alors d'autres resources, et arranger definitivement mes affaires. En recevant plus d'argent j'augmenterais ma dette, — mais quand même vous me donneriez une fortune vous ne pourriez pas augmenter les obligations et la reconnoissance de mon coeur qui vous est et vous sera devoué —

Dum memor ipse mei dum spiritus hos reget artus.

Et avec ce vers de Virgile je vous dis adieu jusque à Mereredi soir.

Votre devoué et reconnoissant

Ugo Foscolo.

Ce Mardi matin —

A Monsieur
Monsieur Xavier Labensky May Hill

Wells Street, Vendredi matin.

Mon cher Monsieur —

Je vous remercie de votre souvenir, — et je vous en remercie du fond de mon coeur. Je conçois que la saison doit nécessairement occuper une grande partie de votre tems — vous ne pouvez gueres vous en dispenser; — les bals et les fêtes et les concerts que d'autres courent par inclination, doivetn être suivi par *état* lorsque l'on est dans votre situation; Mais je suis faché que soyez obligé d'en payer l'ecot avec votre santé. Prennez soin de vous en prie — je vous en prie même par egoisme, car votre conversation m'est devenu necessaire. Mes affaires sont toujours ou elles en etoient; avec l'exception que j'ai obtenu quelques jours de delai; aussi je pourrai passer la semaine suivante toute entiere avec mes livres dans le cottage; J'irais y coucher demain soir; — et si dimanche le tems est favorable j'espere de vous voir. En tout cas lorsque vous comptez de prendre votre lesson ecrivez moi un mot par le *two penny post* toujours R:w Ilass Digamma Cottage Southbank Regents Park — je pourrai pendant la semaine prochaine vous recevoir *ici Well Street*, puisque je suis obligé de payer le logi jusque'au 22 du mois; — aussi je puis en livrer quelque parti —

Adieu de tout mon coeur

Tout a vous Ugo Foscolo.

Zu Tallgren, Les poésies de Rinaldo d'Aquino

(Mém. de la Société Néo-philol. de Helsingfors, VI 1917).

I 24 ff.: *E poich'io continente | de la Gioi só alungiato, isperanza | mi vene, — e poi mi torna in diletanza | perche só adimorato, | e aritornanza non sò quando avesse!* | T. fasst *continente* = *continenter* 'sans interruption' und übersetzt: »Et puisque c'est tout continuellement (?) que je reste éloigné de chez la Joie . . ., [voici que déjà] l'espoir me vient et se transforme ensuite en [rien moins que] délices, . . . car je suis demeuré [autrefois] [près d'elle? en délices?] et je ne sais dans combien [peu] de temps je pourrais [déjà] avoir la permission d'[y] retourner». Vielleicht ist *continente* = 'aussitôt' zu fassen (wie im Aprov.), *diletanza* aber eher höhnisch als 'Spott' (im Sinn von ital. *dileggiare*), endlich *só adimorato* mit Hinblick auf *la dimora* V. 34 'Entfernung' als 'ich bin entfernt': 'Und da ich sofort [nachdem ich ihr Gesicht dichterisch geschaut habe, durch den Rückfall in die nüchterne Wirklichkeit] von der Freude entfernt bin, kommt mir Hoffnung und wird zu Hohn, weil ich fern bin und nicht weiss, wann ich zurückkehren kann'.

II 51. Zu *isguardare* wäre Gamillschegs *Studien der Vorgeschichte einer romanischen Tempuslehre* S. 122 ff. zu vergleichen, der derlei Formen auf den Konj. Imperf. zurückführt.

III 24: *perk'eo son tuctor vostro et in quell'ora.* T. übersetzt: 'parce que je suis à vous de tout temps et (= comme je l'étais) à ce moment-là'. Ich würde eher schreiben: 'p. j. s. à v. de tout temps et [je l'étais] à ce moment-là'.

IV 6. Zu »*membrar* prospectif» vgl. aprov. *membrar* 'überlegen', das Levy im Suppl.-Wb. mit Fragezeichen versieht.

10. Nach *Amante è che ama falsamente* würde ich statt Strichpunkt Doppelpunkt setzen und nicht übersetzen 'Il est [maint] amant qui aime faussement', sondern die Definition des schlechten Liebhabers folgt in den nächsten Versen: 'Der

ist ein schlechter Liebhaber: wenn er nur ein wenig [Gunst] sieht, verlangt er mehr . . .'

17: *ché nonn è gioi che si venda in credenza,* | *né per forza die pene c'altrui sente.* | *Non mente a quelli che son suoi;* | *anti li dona gioi,* | *come fa buon sengnore a suo servente.* T.: 'car ce (l'amour) n'est pas une joie qui se vende à crédit ni (qui se vende) aux prix des peines qu'[aurait] ressent[ies] un autre. Il ne ment point . . .' Vielleicht ist der Punkt nach *sente* zu beseitigen: 'und trotz aller Qualen, die der andere [der Liebende] spürt, täuscht sie [die Liebe] ihre [wahren] Anhänger nicht',

V 27: *e tegnolomi n gran consolamento,* | *com' omo, c'a disascio* | *aspecta d'aver ascio,* | *pietadi bene pilglia per talento.* Den letzten Vers übersetzt T.: '. . . reçoit bien l'aumône de bon gré'. Vielleicht eher: [der Mensch im Unglück] 'fasst Mitleid leicht als Liebe auf', womit ein weniger banaler Gedanke ausgedrückt wäre.

VI 9. *servire* ist eher als ein vereinzelter prov. Nominativ (= **servitor*) der Infinitiv, vgl. V. 27 und 40. Ein korrektes *servidore* steht V. 34.

32 ff.: *Presio d'Amore non vale neente* | *poi don' à aritenuto* | *in servidore, c'altro vol piglare.* | *Ké l'amoroso usagio* | *non vol ke sia per donna meritato* | *kiù d'uno aritenere.* | *kéd altrui ingannare è gran fallença* | *in mia parvença.* T., offenbar mit Beziehung auf den in Str. II erwähnten *dono*, den der Dichter erhalten hat, übersetzt: '[Or,] tout renom venant d'Amour vaut bien peu de chose là où il (Amour) a refusé son don [pendant longtemps?] à un serviteur, qui en veut obtenir un second (= là où Amour *continue* à lui refuser ce second don?). Car la loi d'amour ne consent point que ce soit un mérite pour la dame de refuser plus d'un don (elle peut en refuser le premier; celui-ci une fois accordé, elle doit se montrer large)'. Diese Auffassung zwingt zu einer Rechtfertigung des Perfekts *à aritenuto*, die T. nicht recht gelungen ist, erklärt aber auch nicht, wieso *ritenere* = 'refuser', ferner wieso *in servidore* 'à un serviteur' bedeuten soll. Ich fasse

don' in V. 33 nicht als *dono* 'geschenk', sondern als *donna* 'Herrin', *ritenere* im Sinn des aprov. *retener* 'als Liebhaber annehmen' (Levy Suppl.-Wb. s.v. *retener* 2): '. . . wenn eine Frau einen Diener (lies vielleicht *un* mit *Ci*) angenommen hat und dabei einen anderen Liebhaber nehmen will, denn der Liebesbrauch will, dass es für eine Frau kein Verdienst sei, mehr als einen Liebhaber anzunehmen'. Damit ist ein geläufiger Gedanke der Minnedichtung hergestellt.

VII 21: *Sì com' on dé a tuct' ore | laudar bem per miglore, | secondo dirictura | di llei vorria ritrère melliorança |*. T. fasst *ritrère* als 'faire le portrait' und übersetzt: 'Ainsi qu'on doit de tout temps louer le bien par ce qui est [le?] mieux, je voudrais, comme cela est juste, me surpasser moi-même pour la dépeindre'. Aber *ritrère melliorança* heisst doch wohl kaum 'aufs beste malen', sondern 'Vorteil davontragen'. Daher übersetze ich: 'Wie man stets das Gute loben soll um des Besseren willen [das man dadurch erreicht], so will ich nach Fug und Recht [durch ihr Lob] von ihr Vorteil ernten'. Es würde so der im ersten Teil der Strophe anklingende Gedanke (das Gute und das Böse sollen mit Gleichem vergolten werden, daher lobt der Dichter die Dame) ausgeführt; auch der Dichter will Lohn für das Gute, das er getan, nur einen um so höheren.

VIII 49: *e nullo core no lo penseria | ched i' pensando fosse sì penato.* T.: 'tourmenté par la pensée [à la faute que j'avais commise? à l'inclémence imaginaire de ma dame?]'. An alles das zusammen, da *pensando* = 'in meinem Liebesgram' (der 'Gedanke' bei den Minnedichtern ist ja gern ein 'Liebesgedanke').

IX 4. Zu *colare* 'die Segel hissen' vgl. REW 2041 und M. de Montoliu Butlletí de dialectol. catal. 1913 S. 38 ff., zu *tapina* 31 aprov. *tapiṇ* 'pauvre, indigent', frz. *en tapinois* 'heimlich' REW s.v. *tappjan*, wo die Diezsche Etymologie (ταπεινός) abgewiesen wird.

X 24. Übersetzung und Interpunktion des Textes sind miteinander nicht in Harmonie.

XI 7: *perzò, di diri, agi' avedimento,* | *che non si blasmi de llo suo creduto. creduto* nach T. = entweder 'ce qu'il se sera figuré à son propre sujet' oder 'ce qu'il se sera figuré au sujet de la dame'. Ich denke, *diri* ist *creduto* entgegengesetzt: 'beim Reden passe er auf, dass er sich über seinen Glauben (den Inhalt seiner Rede) keinen Vorwurf zu machen hat'. In der ersten Strophe hiess es, man solle so zu reden beginnen, dass man sich nachher keine Vorwürfe machen müsse. Nun wird angeraten, so zu sprechen, dass der Inhalt keinen Anstoss errege.

11: *a sempro di lor dé omo avere spera.* T.: 'l'on doit (porter le regard vers leur exemple *ou plutôt*: l'on doit), vu leur exemple, concevoir de l'espérance'. Die handschriftliche Überlieferung ist nach T.: a *manque* IV_2, senpre *l*, sempre V_1, loro *tous les mss.*, daher fragt er sich: »Avait on jadis: *a sempro loro,* ad exemplum illorum?» Darf man vielleicht das *spęra* 'Spiegel' (= lat. *sphaera*) heranziehen, das in VII 32 vorkommt, und mit Benützung des *loro* aller Hdss. lesen: *sempre di loro dé omo avere spera* 'immer soll der Mensch an ihnen einen Spiegel haben'?

Leo Spitzer (Wien).

Die französischen nomina propria in den deutschen denkmälern des 12. und 13. jh.

Die deutschen denkmäler des 12. und 13. jh. weisen mehrere frz. nomina propria auf, wie dies ja bei dem tiefgreifenden französischen einflusse, der sich vor allem in der literatur breit machte, kaum anders zu erwarten ist. Nun sind aber diese nomina propria auch im frz. oft fremdlinge; ich erinnere nur an die zahlreichen keltischen namen, die in manchem oft noch unklar sind und die in lautgeschichtlicher hinsicht überhaupt schwierigkeiten machen. Es ist aber nicht ohne interesse, die in den denkmälern vorkommenden nomina propria — unter ausmerzung der unklaren fälle sowie der-

jenigen, die keine aufklärung geben konnen — unter die lupe zu nehmen.

Als allgemeine bemerkung ist vorauszuschicken, dass die dichter inbezug auf die nomina propria überhaupt mehr an literarische tradition gebunden waren als hinsichtlich einzelner worte, wenn auch fremder; dies hat geltung sowohl für den entlehnungsprozess aus dem frz. wie für das fortbestehen der frz. nomina propria im dtsch. Eine sonderstellung nehmen die besonders von Wolfram fabrizierten phantasienamen ein, die ich als dem ursprung nach dunkel beiseite lasse.

Wie schon hervorgehoben, dürfen wir also annehmen, dass die in der dtsch. literatur vorkommenden frz. nomina propria im grossen und ganzen in bedeutend höherem masse literarischen charakter aufweisen als die frz. worte im dtsch. überhaupt. Andererseits darf man aber nicht ausser acht lassen, dass es auch unter den nomina propria solche gibt, die keineswegs als literarisch zu bezeichnen sind. Existierte doch sicher bei den frz. epenstoffen und mit diesen wohl auch bei den nomina propria in Deutschland eine mündliche tradition. Es steht sogar fest, dass einige frz. namen, wie urkunden zeigen, in Deutschland als personennamen beliebt waren. Welche nomina propria ausschliesslich literarisch waren, welche nicht, geht oft aus der lautform des betreffenden wortes hervor: es kommt nämlich vor, dass an einigen worten lautliche spuren deutlich zeigen, dass das wort ausser in der literatur auch im deutschen munde gelebt hat. Als beispiel seien die in den deutschen denkmälern des mittelalters vorkommenden formen des frz. nomen proprium *Normandie* genannt: *Ormenîe, Ormanîe, Ormendîn, Ormandîn.* Die formen mit abgefallenem anlautendem *n-* sind offenbar nichtliterarisch; der abfall des anlautenden *n-* ist in mehreren mundarten heimisch.

Die frz. nomina propria, die als literarisch zu bezeichnen sind, sind vollständig auf die literatur beschränkt, wie auch ihre verbreitung durch literarische einflüsse stattfindet, die ein schriftsteller auf einen anderen ausgeübt hat. Beinahe jeder dichter hat aus den werken seiner kollegen, die er gelesen

hat, nomina propria entlehnt. Oft sind es namen, die überhaupt häufig in der höfischen literatur vorkommen, — die sozusagen gemeingut der höfischen dichter sind; in solchen fällen kann das vorkommen des namens in der vorlage nur die veranlassung dazu gewesen sein, dass es auch von dem entlehnenden gebraucht wird. Und oft ist es sogar möglich, dass wir es gar nicht mit entlehnung zu tun haben, da der übereinstimmende gebrauch der namen auf zufall beruhen kann, besonders wenn die betreffenden nomina propria zu dem gemeinsamen grundstocke der höfischen dichtung gehören. In solchen fällen müssen literaturgeschichtliche tatsachen herangezogen und spuren des abhängigkeitsverhaltnisses auch durch andere kriterien nachgewiesen werden. Wenn ein abhängigkeitsverhältnis tatsächlich existiert hat, ist ein nicht notwendigerweise als literarisch zu bezeichnendes nomen proprium zufalligerweise in literarischer weise angewandt und aus der vorlage entlehnt worden. Es gibt aber auch eigennamen, die nur bei ein paar dichtern vorkommen, und in solchen fallen sind wir oft imstande, sicheres über das abhängigkeitsverhältnis des einen dichters von dem anderen zu sagen. Je seltener der betreffende name und je grösser die übereinstimmung ist, umso sicherer ist unser urteil. — Dieses kriterium ist in einzelnen fällen tatsächlich schon mit erfolg verwertet worden. Wenn z. b. Singer[1] die behauptung aufstellt, dass Ulrich von Zazikhoven Wolframs Parzival benutzt hat, so stützt er sich vor allem darauf, dass im Parz. und im Lanzelet in auffälliger weise übereinstimmende formen von namen vorkommen, die anderswo in anderer gestalt belegt sind. — Ich greife nur noch einige beispiele aus der menge heraus: Berthold von Holle gebraucht die nomina propria *Barbarîe* und *Portigâl,* die auch bei Wolfram vorkommen; da in seinen werken der einfluss Wolframs unverkennbar zutage tritt[2], ist es höchst wahrscheinlich, dass Berthold sie

[1] Aufsätze und Vorträge (Tübingen, 1912) ss. 146—.

[2] vgl. P Grdr II[2] s. 225.

von seinem kollegen entlehnt hat. Das bei Wolfram belegte *Barbarîe* kommt auch bei Ulrich von Eschenbach und Rudolf von Ems vor, die bekanntlich beide unter dem einfluss Wolframs gestanden haben [1]. In der Guten Frau kommen die bei Wolfram belegten nomina propria *Poitowe* und *Portigâl* vor, die darauf hinweisen, dass die Gute Frau unter dem einfluss Wolframs entstanden ist.

Wenn wir nun auf die frage nach der dialektalen herkunft der frz. nomina propria eingehen, so ist a priori wahrscheinlich, dass mehrere mundarten vertreten sind, da ja wahrscheinlich manches direkt den frz. vorlagen entnommen wurde. Einige nomina propria stammen offenbar aus dem ostfrz.: So weist die form *Gaschier* wegen des abfalles von *l* vor *s* nach Ostfrankreich [2]. Die form *Provanze,* die neben *Provenze* belegt ist, stammt aus einem nicht-nordfrz. dialekt [3]. Dagegen stammen formen wie *Bernout* und *Lyppaut* aus einer mundart, wo vorkonsonantisches *l* nicht abfiel: das lothring., franche-comtés. und wallonische kommen also nicht in betracht [4]. Im Eraclius kommt die form *Kampânje* als bezeichnung der landschaft *Champagne* vor; diese form mit erhaltenem nordfrz. *k*-laut [5] erklärt sich gut dadurch, dass eine frz. dichtung von Gautier von Arras aus Nordfrankreich die quelle des Eraclius war. Dann haben wir die form *Premunstrei* (< lat. *Pratum monstratum):* das *ei* weist wegen des nachlauts nach Ostfrankreich [6], während der abfall des auslaut. *t* das nördl. lothr. sowie das nordöstl. champagnische ausschliesst [7]; tatsächlich liegt ja der ort mit diesem namen in der nordwestl.

---

[1] vgl. P Grdr II² ss. 225 — und Henrich, PBB 38, s. 225.

[2] vgl. E. Öhmann, Die frz. worte im dtsch. (Diss. Helsinki 1918) s. 37—.

[3] ibid. ss. 32—.

[4] ibid. ss. 37—.

[5] ibid. ss. 41—.

[6] ibid. ss. 27—.

[7] ibid. ss. 51—.

Champagne, wo auslaut. *t* nicht erhalten ist. Weiter sind formen wie *Preciôse* (frz. *Precieuse)* und *Schoyûse* (afrz. *Joieuse)* zu nennen, die also aus Ostfrankreich, ausschliesslich der Pikardie, stammen [1]. Die behandlung des germ. *w* gibt zu folgenden bemerkungen anlass: es kommen nebeneinander formen mit *g* und *w* vor, von denen die letztgenannte also eine ostfrz. und zwar eine volkstümliche ist [2]. Dass wir nicht sofort nach einer dialekt. frz. form zu suchen brauchen, wenn die im dtsch. auftretende form sich nicht genau mit der frz. normalform deckt, zeigt z. b. die form *Riems* für afrz. *Reims* ⟨ lat. *Rēmis,* was im afrz. nicht *Riems* ergeben konnte: wir haben es hier offenbar mit einer auf dtsch. gebiete entstandenen form zu tun.

Das bild, das wir somit von der dialektalen herkunft der frz. nomina propria im dtsch. gewinnen, ist recht bunt: formen aus verschiedenen maa. kommen oft durcheinander in einem werke vor. Die erklärung dieser tatsache liegt wohl darin, dass die dichter oft mehrere vorlagen gebraucht haben, oder darin, dass den dichtern einige formen schon geläufig waren, zu denen dann aus verschiedenen vorlagen entlehnte hinzukamen. Eine interessante aufgabe, auf die ich aber diesmal verzichten muss, wäre es, dem verhalten der dtsch. dichter inbezug auf die nomina propria der frz. vorlagen genauer nachzugehen.

Wie bedeutend die mndl. vermittlung gewesen ist, lässt sich nicht genau feststellen. Einige anhaltspunkte gibt es jedoch. Zuerst die häufigkeit der mndl. vermittlung bei den frz. worten überhaupt, die darauf hindeutet, dass der deutschen sprache sehr viel französisches gut durch mndl. vermittlung zugesteuert worden ist. So dürfen wir wohl auch ruhig annehmen, dass mehrere frz. namen durch mndl. mündliche oder literarische vermittlung nach Deutschland gekommen sind. Tatsächlich kommen in der mndl. literatur massenhaft frz.

---

[1] vgl. ibid. s. 65.

[2] vgl ibid. s. 60.

nomina propria vor, die auch in der dtsch. literatur heimisch sind. Dies braucht ja, wie schon inbezug auf die frz. worte überhaupt hervorgehoben, nicht unbedingt für mndl. vermittlung zu sprechen, macht diese aber jedenfalls oft wahrscheinlich. Ausserdem haben wir auch positive zeugnisse für mndl. vermittlung bei den nomina propria. Wie unter den frz. worten im dtsch., so gibt es auch unter den nomina propria mehrere formen, in denen französischem vorkonsonantischem *u* (< lat. *l*) *l* entspricht; als beispiel wäre *Salvâtsche* (= afrz. *sauvage)* zu nennen; im mndl. kommt das adjektivum in der form *sauvage* vor. Nun erklärt sich das *l* bei mndl. vermittlung gut durch verhochdeutschung eines mndl. vorkonsonant. *u*[1]. In einem falle wie *Montalban* wäre man wieder geneigt anzunehmen, dass das *l* auf dem lat. ursprung des namens beruhe. Jedenfalls ist die erhaltung des vorkonsonant. lat. *l* in den nomina propria, die frz. ursprungs zu sein scheinen, keineswegs als ein sicheres kriterium für mndl. vermittlung anzusehen. Schon ein bedeutend zuverlässigeres zeugnis von mndl. vermittlung legen die doppelformen auf *oi* und *ei* ab;[2] besonders bei Wolfram von Eschenbach nebst nachahmern aber ist dieses schwanken auch in den nomina propria oft zu belegen. Ein besonders günstiger fall bietet sich in der bei Ulrich von Zazikhoven im Lanzelet vorkommenden form *Artiur*. Bekanntlich lautet die form des berühmten sagenkönigs bei den anderen mhd. dichtern *Artûs;* auch Chrétien von Troyes schreibt *Artus*. Wie ist nun die form mit *r*, die Ulrich von Zazikhoven gebraucht, zu erklären? Singer hat sich die erklärung folgendermassen vorgestellt: Die quelle des Lanzelet gehörte zu jenen vorchrétienschen Artusepen, die noch *Arturs—Artur* deklinierten[3]. Wie Singer bemerkt, steht Ulrich von Zazikhoven hierin unter allen deutschen Artus-epikern allein und schliesst sich den

[1] ibid. ss. 91—.

[2] ibid. ss. 99—.

[3] vgl. Singer, Aufsätze und Vorträge (Tübingen, 1912) ss. 148 —.

niederländischen, wie z. b. Maerlant, Walewein und anderen, an. Nun ist diese übereinstimmung wohl kaum als zufällig zu betrachten. Auch ist es unnötig anzunehmen, dass sie darauf beruhe, dass sowohl Ulrich von Zazikhoven wie die mndl. dichter aus derselben quelle schöpften. Vielmehr liegt es nahe anzunehmen, dass Ulrich, bei dem sich auch anderes mittelniederländisches lehngut nachweisen lässt, die form *Artiur* mndl. einflusse verdankt.

Fälle wie die oben genannten zeigen, dass mndl. vermittlung im spiele gewesen ist, obgleich also die frage nach dem umfange derselben im allgemeinen offen bleibt. Nur in fällen, wo ein mndl. original ins dtsch. übertragen ist, wie dies z. b. mit dem Reinolt von Montalbân der fall ist, kann endgültiges festgestellt werden. Nur sei schliesslich noch hervorgehoben, dass mndl. vermittlung jedenfalls beinahe immer gut **möglich** ist.

Eine frage ist noch zu berühren: nämlich diejenige, ob es nicht möglich wäre, dass manches nomen proprium, das frz. zu sein scheint, lateinischer herkunft ist. Wenn wir zuerst an solche möglichkeiten überhaupt denken, ist ja ohne weiteres zuzugeben, dass es unter den geographischen namen, die sich auf orte ausserhalb Frankreichs beziehen, sehr wahrscheinlich solche lateinischen ursprungs vorkommen. Es ist ja eine tatsache, dass die geographie im mittelalter meistens mit lateinischen bzw. latinisierten namen arbeitete. Andererseits ist est aber auch ohne weiteres klar, dass bei dem allgemeinen charakter der höfischen literatur und bei der vorliebe derselben für alles französische auch geographische nomina propria in frz. gestalt entlehnt wurden. — Was nun die namen der personen der höfischen epen betrifft, so sind sie natürlich frz. herkunft, wenn wir von möglicherweise spärlich vorkommenden latinisierungen absehen: Formen wie *Portegal*, afrz. *Portegal* (lat. Portugallia), zeigen, dass auch geographische namen aus dem frz. entlehnt wurden. — Wenn die lautform eines nomen propriums sich ebenso gut bei lat. wie bei frz. ur-

sprung erklärt, haben wir wohl meistens anzunehmen, dass es aus dem frz. stammt, falls nicht eine lat. vorlage nachgewiesen werden kann oder sonstige schwer ins gewicht fallende umstände für lat. ursprung sprechen.

Emil Öhmann.

Etymologien.

1. Nhd. **Windhund.**

Der zusammengesetzte Name *Windhund* tritt erst im Neuhochdeutschen auf. Er ist — ebenso wie das synonyme *Windspiel* (mhd. *wintspil)* und mhd. *wintbracke* — eine Verdeutlichung der alten undeutlich gewordenen Namensform *wint*, die im Althochdeutschen oft belegt ist. Das daneben begegnende *wint-zôha* 'Weibchen vom Windhunde' setzt nicht ein ahd. **wint-hunt* voraus, sondern ist als feminine Bezeichnung zu *wint* gebildet, wie *rudi-zôha* 'Weibchen vom Rüden' zu *rudo* 'Rüde'.

Das ahd. *wint*, welches zum ersten Mal in Handschriften des 9. Jh. erscheint, ist verschieden gedeutet worden. Die zunächstliegende Deutung, die Weigand in den älteren Auflagen seines Wörterbuchs gegeben hat, knüpft an das gleichlautende Wort *wint* 'Wind' an; der Windhund wäre also wegen seiner grossen Schnelligkeit mit dem Wind verglichen worden. Eine derartige bildliche Benennung lässt sich jedoch nicht in Einklang bringen mit den Prinzipien, die sonst bei der Namengebung von Tieren in den älteren deutschen Sprachperioden befolgt werden, und kommt mir daher sehr unwahrscheinlich vor. Als ganz unsicher bezeichnet Kluge Et. Wb. s. v. Windhund mit Recht auch die Zusammenstellung von *wint* und *hunt (*hwinda- ~ hunda- < *hwunda-)*. Am wahrscheinlichsten findet Kluge die Erklärung, nach welcher *wint* eine Umdeutung der keltischen Hundebenennung *vertragus*

unter Anlehnung an Wind sei. Diese Auffassung ist heute die allgemein übliche, die in den verschiedenen etymologischen Wörterbüchern vorgetragen wird.

Sachlich ist die Herleitung des deutschen Wortes von dem keltischen Namen ganz gut begründet, denn dieser erscheint in dem lateinischen Text der germanischen Volksgesetze *(veltrus* in der Lex Salica, *veltrahus* Lex Burgundionum, *veltrix* Lex Baiuwariorum) als Bezeichnung einer schnelllaufenden Hundeart und wird in den darauf bezüglichen Glossaren gerade mit *wint* wiedergegeben. Es ist ja auch bekannt, dass die keltischen Jagdhunde besonders hoch geschätzt wurden; sie werden von Plinius und Arrianus gerühmt, und Ovidius und Martialis haben die Benennung *canis gallicus*, die noch im span.-portug. Namen *galgo* 'Windhund' fortlebt.

In lautlicher Hinsicht macht jedoch die Verbindung des ahd. *wint* mit dem keltisch-lateinischen Worte so grosse Schwierigkeiten, dass sie mir höchst bedenklich vorkommt. Für den Ausfall der Endung *agus* in *vert(r)agus* kann man sich auf die Parallelen *sarcophagus* > *sarc* 'Sarg' und *propago* > *pfroffo* 'Pfropfen' berufen, aber die Entwicklung von *vert-* zu *wind-* ist auch bei der Annahme des Anschlusses an das gleichlautende *wind-* 'ventus' doch schwer zu begreifen. Die volksetymologische Anlehnung an *wind-* müsste übrigens sehr früh stattgefunden haben, nicht nur vor der Lautverschiebung des auslaut. *t* in *vert*, sondern vor dem Übergang von *e* > *i* vor Nasal + Kons., also im 1. oder 2. nachchristlichen Jahrhundert, wo die Auslautsgesetze noch nicht gewirkt hatten und *vert(r)agus* noch nicht die Endung verloren hatte. Unter diesen Umständen ist eine Anknüpfung des Wortes an *Wind* (in der Form *wenda-)* nicht wahrscheinlich. Die lautlichen Schwierigkeiten werden nicht geringer, wenn man der deutschen Namensform die spätere romanisch-mittellat. Lautform *velter* (ital. *veltro*, afrz. *viautre)* zu Grunde legt; diese Form ist ja nicht so ähnlichlautend mit wind, dass sie dadurch hätte volksetymologisch beeinflusst werden können. Auch ist zu bemerken, dass wir in den Handschriften der germanischen

Volksgesetze keine mittellateinischen Formen finden, die ein *n* statt *l* zeigten.

So lange keine befriedigendere Etymologie für ahd. *wint* gefunden worden ist, möchte ich es auf den keltischen Völkernamen *Venetus* zurückführen. Die verschiedenen Hundearten werden ja in der lateinischen und mittellat. Literatur oft nach der Heimat genannt: canis germanicus, canis francus, canis alanus, canis scoticus, canis molossus. Die Benennung (canis) *gallicus* lebt — wie bereits hervorgehoben wurde — im Spanischen und Portugiesischen fort, und ein anderer keltischer Völkername wurde als Bezeichnung für Hunde (canis) *segūsius* (zu *Segusiavi,* von **Segusia* = Susa) in das Althochdeutsche übernommen, wo er in der Form *siuso, sūso* oft belegt ist. Der keltische Völkername *Venetus* unterscheidet sich nur wenig von dem alten Wendennamen *Venedus;* bei Tacitus erscheint dieser sogar mit *t* geschrieben als *Venetus.* Sei es nun, dass *t* hier eine Substitution für germ. *th* ist oder dass der keltische Name den Namen der Slaven in der Schreibung beeinflusst hat (vgl. Kluge Urgermanisch S. 52), jedenfalls wurden die beiden Völkernamen nicht streng auseinandergehalten. Im Althochdeutschen erscheint der Wendenname in der Form *winid* (= ags. *wined),* im Mittelhochdeutschen in der Form *wint.* So wird denn auch der keltisch-lateinische Völkername *Venetus* als Bezeichnung für eine Hundeart sich ähnlich gebildet und unter Anlehnung an W i n d die ahd. Form *wint* ergeben haben.

Leider sind wir über die alten Hundearten im Mittelalter und ihren Ursprung ziemlich schlecht unterrichtet. Die *canes veltrices* werden in den germanischen Gesetzen als schnelle Hunde beschrieben, die nicht auf der Fährte, sondern — wie die Hetzhunde — nach dem Gesichte jagen und das Wild durch die grosse Schnelligkeit erreichen (»De canibus veltricibus, qui leporem non persecutum, sed sua velocitate conprehenderit» — —, Lex Baiuwar. (Text 3) XVIII, 5). In der Lex Salica wird zwischen einer grösseren Art (veltres porcarii) und einer kleineren Art (veltres leporarii) unter-

schieden. Woher diese Windhunde stammten, darüber wissen wir nichts Bestimmtes, aber da sie in den Volksgesetzen einen keltischen Namen führen und die keltischen Hunde überhaupt weithin berühmt waren, erscheint die Hypothese, dass dem deutschen *wint* ein keltisches *Venetus* zugrunde liegt, nicht unwahrscheinlich. Möglich wäre ja auch, dass in dem althochdeutschen Hundenamen die alte Benennung der Slaven, der Wendenname, steckte, aber so lange wir keine Zeugnisse für slavische Hunderassen in den mittelalterlichen lateinischen und deutschen Quellen besitzen, ist diese Annahme weniger berechtigt.

2. Engl. **kipper**.

Das Wort *kipper* bezeichnet im heutigen Englisch den männlichen Lachs. Nach New English Dictionary V, 711 ist es der männliche Lachs während der Laichzeit, nach Wright Engl. Dial. Dict. III, 449 der männliche Lachs nach der Laichzeit. Ausserdem wird der Ausdruck auch für den gepökelten Lachs verwendet. Gewöhnlich wird der Fischname mit dem Worte *kip* verbunden, mit welchem ein scharfer knorpeliger Haken benannt wird, der sich am Unterkinn des männlichen Lachses beim Beginn der Laichzeit bildet und der beim Kampfe der Männchen um das Weibchen als Waffe benutzt wird. Diese Erklärung ist jedoch — wie im New English Dictionary hervorgehoben wird — nicht zulässig, wenn man den neuenglischen Fischnamen als identisch mit mittelengl. *kypre* und ags. *cypera* betrachtet. Die Identität dieser Worte wird aber im New English Dictionary in Zweifel gezogen, weil sie, obgleich phonetisch unanfechtbar, nicht inbezug auf die Bedeutung nachgewiesen werden kann. Unter diesen Umständen wird die Etymologie als »unsicher» angegeben. Auch Skeat Conc. Etym. Dict. 278 hat für *kipper* keine bestimmte Erklärung.

Der einzige angelsächsische Beleg für *cypera* stammt aus der Boethiusübersetzung des Königs Alfred um das Jahr 1000 und erscheint hier im Zusammenhang mit dem Lachsnamen:

»Hwy ge nu ne settan on sume dune fiscnet eowru, þonne eow fon lysteð leax oðde *cyperan*». Derselbe Fischname erscheint aber auch in althochdeutschen Glossen. Im Codex seminarii Trevirensis R III 13, 103[a] (Steinmeyer Ahd. Gll. IV, 196[50], Katara Die Gll. des Cod. Sem. Trev. S. 91) findet er sich in der Form *cupira,* im Codex Berolinensis Ms. lat. 8° 73, 125 [b1] (Steinmeyer Ahd. Gll. III, 683[48]) als *cupiro.* Beide Glossen werden mit *anctua* übersetzt. Da das Trierer Glossar einige Worte aufweist, welche angelsächsischen Ursprungs verdächtig sind, wäre man geneigt *cupira* einer angelsächsischen Vorlage zuzuschreiben. So zählt denn Katara a. a. O. S. 73 unter den wenigen Worten des Glossars, die »in keinem deutschen Dialekt heimisch sind» und wohl zum angelsächsischen Wortbestande gehören, auch *cupira* auf. Er hat aber dabei übersehen, dass im luxemburgischen Dialekt, also gerade in den Gegenden, wo das Trierer Glossar entstanden ist, der Ausdruck *Köppert*[1] vorkommt, der den männlichen Lachs bezeichnet und mit der altüberlieferten Form *cupira* bezw. *cupiro* zusammenhängt. Dass die Glosse *cupira* (bezw. *cupiro)* auch angelsächsischen Einfluss aufweist, kann immerhin möglich sein.

Die Etymologie des Fischnamens ist nicht ganz undurchsichtig. Ags. *cypera* (ahd. *cupiro)* ist wohl eine Ableitung von **kupar- (kuppar-)* < lat. *cuprum* 'Kupfer' (vgl. ags. *copor,* mnd. *coper,* ahd. *kupfar* 'Kupfer'). Der Name *Kupferlachs* für den männlichen Lachs nach der Laichzeit ist auch in neuerer Zeit bezeugt; Gesner Historia Animalium (1558), De aquatilibus S. 978 kennt ihn aus Meissen und erklärt ihn aus den kupferfarbenen Flecken, mit denen der Fisch bedeckt ist: »Salmones illos hybernos, qui multis aenei coloris (unde nomen *Kupferlachs* Misenis, *Kypper Salmon* Anglis) maculis uariantur, et rostrum ualde recuruum habent, porcis grandinosis comparant Angli, et similiter eis abstinent, praeter pauperculos: bonum uerò et tempestiuum salmonem à carne friabili (id est non uiscosa) *Kribbe Salmon* appellant» und a. a. O. S. 972: — —

[1] Wörterbuch der Luxemburgischen Mundart s. v.

»Itaque salmo uernus et æstiuus est: lachsus uerò autumnalis et hybernus, sub partum scilicet et à partu. literati quidam sic dictum uolunt à languitudine quasi lassum. Kentmannus utrunque sexum hoc pati sentire mihi uidetur, in his quæ de piscibus Albis ad me scripsit: Salmo (inquit) in Milda (id est flumen ex Albi ingressus) si obstaculum se præcipitium aquæ juxta Dessauiã, secundo ac tertio frustra saltu superare conatus fuerit, uadũ petit, eoque in loco sub lapidibus et saxis delitescens, emaciat̃, et contabescens maculis ruffi seu aenei coloris impletur, (a quibus etiam *Kupferlachs* appellatur; nam æs Cyprium Germani kupfer nominant).«

Der Kupferlachs ist also der männliche Lachs nach der Laichzeit, wo die Kräfte der Lachse dermassen erschöpft werden, dass sie nicht selten nachher zu Grunde gehen. Nach der Laichperiode hat der Lachs soviel Fett verloren, dass das Fleisch die rötliche Farbe verliert und weiss wird. In diesem Zustande ist der Fisch trocken und weniger tauglich zum Essen. Die Farbe der Schuppen, welche beim Beginn der Laichzeit silberglänzend ist, ist dunkler und bunter geworden. Daher also offenbar der Name *Kupferlachs* im Gegensatz zum Namen *Silberlachs*. Andere synonyme Benennungen sind *Graulachs* und *Weisslachs* (wegen der Farbe des Fleisches), s. Nemnich Polyglottenlexicon der Naturgeschichte II, 1209.

Dass die Bezeichnungen des Lachses, die sich auf die Perioden vor und nach der Laichzeit beziehen, nicht immer in der Literatur im rechten Sinne verwendet werden, ist nicht befremdend. Es ist eine Erscheinung, die oft in der Überlieferung derartiger Spezialbezeichnungen für Tiere wahrgenommen werden kann. Daher ist der Zweifel nicht berechtigt, der im New English Dictionary a. a. O. inbezug auf die Bedeutung von neuengl. *kipper* und die Identität desselben mit den altenglischen Wortformen geäussert wird. Die Prüfung der a. a. O. mitgeteilten Belege ergibt, dass *kipper* den männlichen Lachs n a c h der Laichzeit bezeichnet und mit dem deutschen Ausdruck *Kupferlachs* (luxemburg. *Köppert*) synonym ist. Dass diese Worte auch formell irgendwie zusammengehören, unter-

liegt meines Erachtens keinem Zweifel. Es ist schwer mit Sicherheit zu sagen, wie die alte Namensform ursprünglich gelautet hat. Aber es ist nicht unwahrscheinlich, dass hier eine *(j)an*-Bildung vorliegt, so dass der Fischname **kuparjan-* als Ableitung von **kupar-* 'Kupfer' ähnlich zu beurteilen wäre wie etwa ahd. *spizzo* 'Spiesser' zu ahd. *spiz* 'Spiess'.

Hugo Suolahti.

Besprechungen.

Adolf Toblers Altfranzösisches Wörterbuch, mit Unterstützung der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften aus dem Nachlass herausgegeben von *Erhard Lommatzsch*. 1.—3. Lief. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1915—1917. LXX S. + 432 Sp. gr. 8:o.

Solange der Berliner Altmeister der romanischen Philologie noch lebte, konnte man hoffen, dass er sich einmal zur Veröffentlichung seines seit Jahrzehnten vorbereiteten und angekündigten Altfranzösischen Wörterbuches entschliessen würde. Die Hoffnung wurde indessen nicht erfüllt. Das mit der Herausgabe altfranzöscher Texte unablässig zuströmende neue Wortmaterial verhinderte den gewissenhaften Forscher immer die letzte Hand an seine Tausende von Zetteln zu legen, um diesen eine druckfertige Form zu geben. So kam im Jahre 1910 der Tod, und die Arbeit verblieb ein unvollendetes Ganzes, riesig und imponierend, aber leider doch nur eine allerdings grösstenteils schon in Ordnung gebrachte Materialsammlung. Diese Materialsammlung hat nun auf Ersuchen der Familie des Hingeschiedenen der Privatdozent der romanischen Philologie an der Universität Berlin Dr. Erhard Lommatzsch zu veröffentlichen übernommen, wobei er seine eigene Verfasserarbeit prinzipiell nur auf die allernötigsten Verbesserungen beschränkt hat. Es ist aber ersichtlich, dass diese Redaktionsarbeit dem Herausgeber eine ungeheure Mühe gekostet hat und dass in dem Werke Toblers der positive Anteil von Dr. Lommatzsch nicht zu unterschätzen ist. Vorläufig liegen mir die drei ersten Lieferungen vor, welche eine orientierende, vom Herausgeber verfasste Einleitung nebst vollständigem Quellenverzeichnis sowie die Wörter *a* — *apartenir* enthalten. Man sieht schon hieraus, wie grossartig Tob-

lers Wörterbuch noch werden wird. Der Verlag hat etwa 25 Lieferungen von je 6 Bogen zu 16 Seiten (jede Lieferung à Rmk. 4: —) berechnet. Ob wohl diese Seitenzahl annähernd genügen wird?

Toblers Wörterbuch beabsichtigt, den altfranzösischen Wortschatz (1100—1400) in seinem vollen Umfang, soweit er in gedruckten Literaturdenkmälern zugänglich ist, zu geben. Doch sind auch die wenigen Denkmäler vor 1100 benutzt worden, und über 1400 ist Tobler hinausgegangen, »wo ihm ein erst spät nachweisbares Wort dennoch der altfranzösischen Epoche zugehörig schien» (Einl. S. VI). Gelegentliche Hinweise auf das Fortleben mittelalterlichen Sprachgebrauchs in der neueren Literatur kommen auch vor.

Die Bedeutung des Toblerschen Wörterbuches liegt vor allem in seiner Zuverlässigkeit, indem Tobler an seinen Quellen — den im Druck zugänglichen Denkmälern — wissenschaftliche Kritik geübt hat. Was dadurch errungen worden ist, versteht jeder Romanist, der Toblers ausserordentliche Genauigkeit und bewundernswerten Scharfsinn zu schätzen gelernt hat. In dieser Hinsicht bildet Toblers Wörterbuch einen vorteilhaften Gegensatz zu Godefroys Dictionnaire, das trotz seines Reichtums an Belegen — auch handschriftlichen und archivalischen — nur mit grosser Vorsicht zu benutzen ist.

Die Tatsache, dass das Wörterbuch nicht in der von Tobler beabsichtigten endgültigen Form vorliegt, erklärt gewisse Unebenheiten: die oft fehlenden Übersetzungen der Kopfwörter, die spärlichen etymologischen Erklärungen (Tobler hatte übrigens kaum die Absicht, die Herkunft der Wörter regelmässig anzugeben), die häufig nicht ausgeschriebenen Belegstellen, die Nichtbenutzung mehrerer in der letzten Zeit erschienenen altfranzösischen Textausgaben, u.s.w. Und doch muss man annehmen, dass der Herausgeber sehr viel getan hat, um Ordnung in das Ganze zu bringen (z. B. die Redaktion des Artikels über die Präposition *a* ist wesentlich das Werk des Herausgebers).

So wie uns das Wörterbuch jetzt in seinen drei ersten Lieferungen vorliegt, erregt es jedenfalls durch seinen Reichtum an scharfsinnigen Beobachtungen besonders syntaktischer und stilistischer Natur unsere tiefe Bewunderung, und wir sind Dr. Lommatzsch für seine pietätvolle Redaktionsarbeit den grössten Dank schuldig.

Es ist nicht meine Absicht in eine Detailkritik dieser drei Lieferungen einzugehen. Nur auf seine Vollständigkeit hin habe

ich das Wörterbuch prüfen wollen, indem ich bei Tobler nachgesehen habe, inwieweit er diejenigen Wörter und Bedeutungen angibt, die in der von ihm nicht verzeichneten Ausgabe des afrz. Romans Florence de Rome (Publications de la Société des anciens textes français, Bd. II, 1907) vorkommen. Dabei habe ich bei Tobler folgende Lücken bemerkt:

a Präp. Es fehlen unter 3 (modaler Gebrauch) Fälle wie *a larron*, »nach Art eines Diebes, wie ein Dieb» (Flor. de R. 3527 *je m'en amblai d'aus coiement a larron*).

aaisié. Es fehlt die Bedeutung »in guter Stimmung, froh» (Flor. de R. 6361 *Escot li respondi, que n'iert pas aaisiez*).

aboivre, »fliessendes, trinkbares Wasser» (Flor. de R. 2090 *Li pesson sont fichié par selonc un aboivre*: *-oivre*, Hs. *agaire*.)

abriveement, »stürmisch, schnell» (Flor. de R. 4162 *A tant ez vos les chiens tot abriveemant*).

acheminer, intr. (in zusammengesetzten Zeitformen), »sich auf den Weg machen» (Flor. de R. 6398 *A tant s'en departirent et sont acheminé*).

acointier, refl. (mit *a* und Inf.), »sich zu etwas bereit halten» (Flor. de R. 1083 *Aus rustes cos doner aus Griés vos acontiez*).

aconfesser, refl., »beichten» (Flor. de R. 2943 *vient a l'apostoille, se s'est aconfessez*).

adur = *azur* (Flor. de R. 5381 *painte* (sc. *la voile*) *iert d'or et d'adur*). Ein Hinweis auf *azur* wäre von Nöten gewesen.

afaitement in der Bed. »Vorkehr» (Flor. de R. 4926 f. *Ja estoient les forches l'une a l'autre levee Et l'afaitement mis et la corde gitee*).

aisié in der Bed. »zufrieden» (Flor. de R. 5610 *Or est Florence aisiee* [Hs. *asisse*], *Damedeu servira*).

aler por, »holen» (Flor. de R. 111 *Alez moi por Florence et si la m'amenez*, 5223 *Alez tost por la dame, n'aiez soig de targier*, 5891 *Alez por mon seignor, si ne vos tardez pas*).

anciennier, »uralt» (Flor. de R. 1286 *dou tens anciennier*: *-ier*).

Möge das lang ersehnte, schöne Werk Toblers unter der geschickten und pietätvollen Leitung Dr. Lommatzschens recht bald zu Ende geführt werden können!

A. Wallensköld.

Carl Voretzsch, *Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache.* Zum Selbstunterricht für den Anfänger. (= Sammlung kurzer Lehrbücher der romanischen Sprachen und Literaturen. I). Fünfte Auflage. Halle a. S., Max Niemeyer, 1918. XVI + 351 S. 8:o. Preis: geh. Rmk. 6, gebd. Rmk. 7: 50.

Professor Voretzsch arbeitet stetig auf die Verbesserung seines beliebten Lehrbuches hin. Mit jeder neuen Ausgabe wächst auch die Seitenzahl. Die vorliegende Auflage ist so 15 Seiten stärker als die vierte (vom Jahre 1911) geworden[1]. Die Einrichtung des Buches ist aber im grossen und ganzen dieselbe geblieben. Ich wiederhole hier nicht die Bemerkungen, die ich in meinen Besprechungen der früheren Auflagen gemacht habe[2], welche aber der Verf. nicht gutgeheissen hat. Die folgenden Bemerkungen gelten Fällen, welche entweder von mir früher übersehen worden oder die neu hinzugekommen sind. Mögen sie auf jeden Fall ein Zeugnis davon ablegen, mit welchem Interesse ich die Bestrebungen des Verfassers, eine musterhafte »Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache» zu schaffen, fortwährend verfolge!

S. 12 (auch S. 167). Als Beispiel zur Regel »Betontes lat. *ŭ (ǫ)* vor folgendem *ī* wird zu *ü (i*-umlaut)» wird auch *tottī > *tuit* angeführt. Gesetzt, dass hier wirklich eine Umlautserscheinung vorläge, müsste doch daneben auch auf die eigentümliche Übernahme des Auslauts-*i* in die Tonsilbe hingedeutet werden.

S. 24. Eine Schreibung *lhuem, lhonor, lherbe* (statt *luom, lonor, lerbe)* kommt m. W. überhaupt nicht in den afrz. Handschriften vor; vgl. Meyer-Lübke, Hist. Gramm., S. 28 (§ 24); A. Thomas, Rom. XXXIX, 391.

S. 47. Als Etymon des Wortes *ponz* »Schwertknauf» *(s'espee dont li ponz fut d'or mier* 3) wird in dieser Auflage pomum + *-s* gegeben (gegen pontem + *-s* »Schwertgriff» in den früheren Auflagen); s. auch S. 28, 159, 242, 342 u. s. w. Diese neue Deutung kommt mir aber ganz unannehmbar vor, und zwar schon aus dem Grunde, dass in unserer (anglonorm.) Handschrift einfacher Nasal + *s* regelmässig *ns* (nicht *nz)* ergibt *(baruns* 4, *bons* 22, 430, *peisons* 127, *sarazins* 224, 227, *paiens* 224, *falcuns* 271, *peliçuns* 337, *poüns* < pavo-

[1] 94 Seiten stärker als die erste (1901).

[2] S. Neuph. Mitt. 1901, Nr. 9/10—10/11, S. 9; 1904, S. 23; 1907, S. 136; 1911, S. 184.

nes 411, 835, *plains* ⟨ plenus 438, *gernuns* 479, 588, *quens* 485, 541, 554, 565, 580, 592, 603, 726, 744, 771, *grains* ⟨ germ. gram + *s* 601, 628, *uns* 605, 608, 677, *vilains* 605, *gens* ⟨ genus 617, *oreisuns, ureisuns* 668, 864, *devums* 804). Die einzige Ausnahme ausser *ponz* (s. auch *punz* 263) wäre *senz, sanz* 50, 322, 859, wenn dieses Wort wirklich von sine + *s* käme; wir haben es aber wahrscheinlich mit einer Kontamination von sine und (ab) sentia (ital. *senza*, engad. *sainza*, prov. *sensa* M.-L. 43) zu tun. Dagegen ergibt gestütztes und palatales *n* + *s* regelrecht, wie gewöhnlich, *-nz* (s. *anz, aunz* 74, 193, 310, 325; *jurz* 239, 245[1]; *luinz* ⟨ longe + *s* 642). Die annehmbarste Etymologie des Wortes *ponz* 3 (= die Form der Hs.) scheint mir aber nicht pontem + *s*, sondern pugnus (Faust) zu sein; vgl. *poin* »Griff» 458 (Hs.: *espee al poin d'or adubet)* und mehrere Belege bei Godefroy s. v. *pont* 1 *(poin, poing, pong, puing, puin, puig;* die Graphien *pom* und *pont* sind somit verkehrte Schreibweisen). Dazu kommen noch die entsprechenden Formen der anderen romanischen Sprachen (ital. † *pugno (della spada)* Tomm.-Bell. s. v. 11; sp. *puño* »Degengriff, Dolchgriff» Tolhausen s. v.; port. *punho*, »Gefäss am Degen» Michaelis s. v.), sowie die frz. Ableitung *poignée (d'une épée).*

S. 51. Bei *out* hätte der Verf. bemerken können, dass im Afrz. das unpers. *avoir* mit Objekt konstruiert wird *(Dus i out* . . . 4).

S. 76. Die Regel würde m. E. besser in folgender Weise formuliert werden: »Lateinisch intervokales *ti (tj)* wird zu *is*, mit stimmhaftem *s*, welches im Auslaut stimmlos wird». Es gibt wohl kaum Fälle, wo dies stimmhafte *s* vor stimmlose Konsonanten tritt.

S. 102. Unter den Beispielen, welche die Stellung des von einem Infinitiv abhängigen Objektpronomens vor dem finiten Verbum *(ja nel puis je trover* 40) beleuchten, hätte auch *la prist a araisnier* 8 angeführt werden können, obgleich hier nach Toblers Erklärung (Herrigs Arch. CVIII, 257) *la* ursprünglich als direktes Objekt zu *prist* aufzufassen war, denn *prendre* in der Bedeutung »anfangen» steht im Afrz. auch mit intransitiven Verben; s. Godefroy im Complément s. v., sowie *Et, quant li vens i fiert, si prennent a sigler* Flor. de Rome 2695.

S. 103. Da *sapunt kaum hätte *sevent* geben können (vgl. *habunt ⟩ *ont)*, ist wohl für alle Formen die Biegung

[1] Jedoch auch *jours, jurs* 109, 248, Neubildungen nach *jour, jur.*

der lat. *ēre*-Konjugation anzunehmen; also auch **sapent* › *sevent.*

S. 118 (auch S. 183). Es hätte ausdrücklich gesagt werden sollen, dass pik. *mi* dem Zentralfrz. betonten *mei, moi* entsprach. Unbetontes *mi* lässt sich besser in *m'i* auflösen (*i* oft pleonastisch); doch vgl. dagegen W. Suchier, Zs. f. fr. Spr. XLV, 244.

S. 127. Der Übergang **au(c)toricare* › *otreïier* ist nicht regelmässig, da sonst *tr* › *r*. *Otreïier* ist somit halbgelehrt.

S. 181, unten. Die Form *De* kann schwerlich als eine aus *Deu* entstandene s. g. Kurzform betrachtet werden. Sie ist einfach eine besonders im Reime (also betont) vorkommende lehnwörtliche Nebenform von *Deu.*

S. 192, unten. Es ist fraglich, ob *Hue(s)* und die anderen germanischen Namen mit *e(s)* im Rektus nach dem Muster von *Charles* u. ähnl. gebildet worden sind. Es scheint ratsamer, das *-e* als einen Rest des germ. Endvokals zu betrachten, und somit die Schwächung des lat. auslautenden *o* vor das Eindringen der fränkischen Eigennamen zu setzen. Nachher konnte allerdings *-es* nach dem Muster von *Charles* u. s. w. *-e* verdrängen.

S 216. Decem hätte regelrecht **dieiz, *diz* ergeben sollen; vgl, *voiz, croiz, noiz* u. s. w. *Dis* ist vermutlich Anlehnung an *sis* (‹ sex); vgl. Schwan-Behrens [10], § 135, 3, Anm.

S. 226, V. 189 (vgl. S. 281). Lies *qu'ele aveit revestut.* Aber warum überhaupt die Änderung von *out*, das in der Hs. steht, zu *aveit?*

S. 238, Anm. zu V. 846. *L'en* ist wohl nicht »Kurzform» aus *l'uem*, sondern eine vortonige Entwickelungsform von *l'on;* vgl. Schwan Behrens [10], § 93, Anm.

S. 330. *Basiare* und **basium* bedürfen keines Sternchens, da sie ja aus der lateinischen Literatur (s. bes. Catullus und Martialis) wohlbekannt sind. — Buscum kann unmöglich Etymon von *bois* sein, da dieses offenes *o* hatte.

S. 340. Statt **offerrire* wäre besser **offerire* anzusetzen (Neubildung zum Präsensstamm), da man ja sonst Beibehaltung des gestützten kontrafinalen *e* erwarten würde.

Bemerkte Druck und Schreibfehler: S. 21, Z. 2 v. u.: l. *Saint-Pierre* st. *Saint Pierre;* S. 25, Z. 8: l. *reçut* st. *reçut;* Z. 20: l. auch st. *auch;* S. 204, Z. 2 v. u.: l. *otsu* st. *ostu;* S. 248, Z. 7 v. u.: der wellige Strich über dem nasalen *o* ist weggefallen; S. 281, Z. 12: l. *paiiez, tenuz* st. *paiiés, tenus* (vgl. Neuph.

Mitt. 1911, S. 186); S. 283, Z. 5 v. u.: tilge das Komma zwischen *mielz* und *vient*; S. 311, Z. 2: l. abbaye de Saint-Denis st. abbeye de Saint Denis; S. 319, Z. 12: l. Vesterås st. Vesteräs; S. 320, Z. 4: l. Westerblad st. Westenblad; S. 323, Z. 17: l. 198 st. 190. *A. Wallensköld.*

A. Gabrielson, *The earliest Swedish Works on English Pronunciation (before 1750).* Uppsala 1917 (= Studier i modern språkvetenskap, utg. af Nyfilologiska sällskapet i Stockholm, VI, 1); 80 Seiten 8:o.

Der durch frühere Arbeiten auf dem Gebiete der englischen Lautgeschichte rühmlich bekannte Verfasser macht in dem vorliegenden Heft einige in Schweden vor dem Jahre 1750 erschienene grammatische und lexikalische Werke mit Angaben über englische Aussprache zum Gegenstand einer eingehenden und sorgfältigen kritischen Prüfung. Das Ergebnis seiner Untersuchung ist, dass die betreffenden Werke — von Lagerström, Serenius, Kullin, Kraak — für die Kenntnis der tatsächlichen englischen Aussprache des Zeitalters ziemlich wertlos sind, da die Verfasser fast durchgehends unselbständig und von älteren deutschen Schriften über englische Grammatik und Aussprache abhängig sind. Als eine finnische Leser interessierende Kuriosität sei folgende Stelle aus Serenius "Reglor för Engelske utspråket» (1741) angeführt (Gabrielson, S. 32—33): »*Th* har sit egit utspråk hos Engländaren, som allena har behollit det gamla Göthska tungo-laget för denne bokstaf; men ur Swenska utspråket är det med Runiska bokstafwen *THOR* förlorat, så aldeles, att det med inga bokstäfwer i Alphabetet kan uttryckas på paper: utan detta enda kan derom sägas, att *TH* utsäges med ett sakta blåsande emellan tungan och öfwersta tänderne. Och emedan detta är det enda *Schibboleth* i Engelska språket, som, mig witterligen, ingen rettare utsäger än de af Finska Nation, efter deras tz aldeles lika uttalas, så kan ock ingen renare lära at tala Engelska än en infödd Finne, efter han redan i sit egit språk har Engelska tungolaget.»

U. Lindelöf.

Laura Soames, *Introduction to English, French and German Phonetics with Reading Lessons and Exercises.* 3:d Edition, revised and partially rewritten by *Wilhelm Viëtor*. London. Macmillan, 1913, in 8:o, XXXIX—267 pp.

La 3e édition de ce manuel a été, après la mort de Miss Soames, confiée au phonéticien connu de Marbourg (qui vient de mourir il y a quelques semaines). Pour la partie concernant la prononciation anglaise, celui-ci a en outre profité d'observations de MM. Savory et Rippmann.

L'ouvrage de Soames-Viëtor est clair, assez complet sans entrer dans de longs détails. Il vise une prononciation regardée comme normale sans entrer dans l'exposé des particularités provinciales. C'est, à en juger par les parties consacrées au français, un traité semi-élémentaire, répondant à peu près aux *Sons du français* de P. Passy, qui, pour cette partie, semble être l'autorité principale. C'est ainsi que l'auteur (le reviseur n'a pas estimé peut être de son devoir de modifier ce point de vue, et c'est là toujours l'inconvénient des «continuations» d'ouvrages anciens) ne tient compte ni de la distinction faite par Rousselot des trois classes de voyelles (ouvertes, moyennes, fermées), ni de la distinction entre *r* uvulaire du français normal (R dans l'écriture de l'A. F.) et *r* grasseyé du parisien (ʁ), ce qui peut prêter à une grave confusion, etc. — Conçu de cette façon restreinte et jugé de ce point de vue, le livre est appelé à rendre de bons services.

Mais il est permis de se demander s'il ne serait pas temps, même dans des précis de cette nature assez élémentaire, de franchir résolument le pas qui ferait entrer le lecteur dans le domaine des résultats expérimentaux. Les faits acquis sont déjà assez nombreux et au besoin, dans la préparation d'un semblable manuel, peuvent être recueillis par une experimentation systématique. Ni l'exposé des principes de la méthode, ni leur expression graphique ne rebuteraient un lecteur consciencieux, et ils lui seraient très utiles. De ce point de vue, je bannirais sans scrupule les figures des pages XXVIII et XXIX, dont la première ne dit vraiment rien et les autres ne répondent pas à l'état actuel de nos connaissances sur la physiologie de la voix. Des palatogrammes et des skiagrammes des articulations seraient autrement instructifs. — Si, comme je le souhaite, il y a lieu de rééditer l'ouvrage, voilà à mon avis dans quel sens il faudrait le mettre à la hauteur des progrès de la phonétique. Je crois qu'on pourrait y arriver sans lui faire perdre son caractère de guide commode et sûr.

J. Poirot.

Ivar Alnæs, *Norsk sætningsmelodi, dens forhold til ordmelodien. En undersøkelse af østnorsk riksmaal.* Kristiania, Aschehoug, 1916, in-8:o, 218 pp.

Cette étude sur l'accent de phrase en norvégien est très approfondie et des plus instructives. Le sujet est trop spécial pour que je puisse entrer dans un examen de détail, pour lequel il faudrait avoir une connaissance des dialectes norvégiens si intéressants au point de vue de l'accentuation. Mais le plan de l'ouvrage est bien conçu. Après une étude de l'accent du mot isolé, et en particulier des deux formes d'accent musical (simple et composé), l'auteur examine la mélodie de la phrase et les diverses influences qui la font varier (rythme, structure grammaticale, ordre des mots et des propositions, caractère de la phrase). Un mérite tout particulier de l'auteur est qu'il a étudié aussi les différences entre les diverses espèces de débit: conversation ordinaire, dont il dit avec raison qu'elle est fortement influencée par des sentiments divers, et jamais «neutre» ou «indifférente», lecture et déclamation. Les notations sont faites selon la gamme musicale, les matériaux ont été observés à l'oreille, certains au parlographe. Cette étude mérite d'être lue attentivement, non seulement des spécialistes, mais des phonéticiens.

J. Poirot.

J. Melander, *Étude sur m a g i s et les expressions adversatives dans les langues romanes.* I. Thèse pour le doctorat. Upsal 1916 VII + 167 p. in-8⁰.

C'est avec plaisir qu'on prend connaissance de cette étude syntaxique-sémantique, fondée sur des recherches consciencieuses et aboutissant à des conclusions fort plausibles. L'auteur fait partout preuve d'un jugement sain et éclairé, même s'il ne convainc pas complètement le lecteur à propos de chaque détail. La partie parue ne traite que des expressions adversatives du latin et du français; celles des autres langues romanes trouveront leur place dans la seconde partie de l'ouvrage. Voici un bref résumé de l'exposé de l'auteur.

Dans une *Introduction* l'auteur fait ressortir les deux sens fondamentaux des conjonctions adversatives: «le sens modifiant» (all. *aber*, suéd. *men*) et «le sens excluant» (all. *sondern*, suéd. *utan*), tous les deux rendus par le fr. *mais (Il est riche, m a i s généreux. Il n'est pas riche, m a i s pauvre).* Se contentant de ce classement général, il se propose de «faire voir

comment les mots et les expressions qui ont remplacé les conjonctions adversatives du latin en sont arrivés à prendre le sens adversatif» (p. 6).

Des conjonctions adversatives que possédait le latin classique (*sed, autem, ceterum, vero, verum, at, atqui*), aucune ne s'est conservée dans les langues romanes. Ce fut l'adverbe *magis* qui, en latin vulgaire, prit les fonctions des conjonctions adversatives et passa, en cette nouvelle qualité, dans les langues romanes. L'auteur consacre un chapitre (p 11—34) à la question de savoir comment cette transformation s'est accomplie. Passant en revue les différentes explications proposées (par Diez, Wehrmann, Dubislav, Tobler, Meyer-Lübke, Hey, Clédat, Richter, Kühner-Stegmann et d'autres), il arrive à la conclusion que toute l'évolution sémantique du mot a comme point de départ le sens comparatif qualitatif de «potius». Il fonde son opinion sur un certain nombre d'exemples latins où le second membre d'une connexion de propositions contient *magis* seul au sens de «potius». Je cite un exemple ancien au sens «modifiant»: *non omnis aetas, Lyde, ludo convenit. Magis unum in mente est mihi nunc, satis ut commode pro dignitate obsonii haec concuret cocus* (Plaute, *Bach.* 130), et un autre au sens «excluant»: *Id, Manli, non est turpe, magis miserum est* (Catulle, *Carm.*, éd. L. Mueller, 68 30). Il y aurait donc eu asyndète primitive. Pour ma part, je partage à cet égard l'opinion de M. Melander.

En ancien français à côté de *mais*, il y avait *ainz (ançois)*, mais seulement au sens excluant. Ce qui est spécialement digne d'attention, c'est que *ainz* n'introduisait d'abord que des propositions complètes, la fonction de conjonction adversative au sens excluant devant une proposition abrégée étant réservée à *mais*. Ce n'est qu'au XV^e^ siècle que *ainz* subit, sous ce rapport, l'influence de *mais*. Une autre différence très importante entre les conjonctions *mais* et *ainz* consistait anciennement en ce que la première exigeait l'ordre normal des mots, c'est-à-dire que le verbe ne devait pas suivre immédiatement la conjonction, excepté naturellement dans les cas où le verbe était à l'impératif ou au subjonctif optatif (ex. *Mon. Guill.*, éd. Cloetta, I 476—477: *Car jougleor ne doit nus destorber, Mais tout franc home les dëussent amer*), tandis que *ainz* était suivie immédiatement du verbe ou n'en était séparée que par des pronoms atones (ex. *Mon. Guill.* I 218—219: *Quant nos parlons, il ne li vient en gré, Ains nos veut tos et ferir et bouter*). M. Melander explique très bien comment cette différence tient à ce que *ainz*, en ancien français, avait encore gardé partielle-

ment son caractère adverbial, ce qui déterminait la place de la forme verbale (cf. *si* comparativement à *et*). Mais, à partir du XIV[e] siècle, cette différence commença à s'effacer, *ainz* subissant l'influence de *mais*. La construction *mais* + verbe s'étant, d'autre part, introduite sous l'influence de *ainz* (voir notamment Froissart), cette dernière particule disparut de l'usage littéraire vers le milieu du XVII[e] siècle.

Dans les chapitres III—VI sont traités certains cas spéciaux de l'emploi des deux conjonctions adversatives en ancien français: 1[0] au sens rectificatif (ex. *Mon. Guill.* II 996-997: *Cascuns li crie en haut en son langage: «Cha!» fait li uns; «mais decha!» fait li autres);* 2[0] au sens augmentatif (*c'est bon, mais très bon);* 3[0] dans la locution *non seulement — mais (encore);* 4[0] au sens causal, souvent peu perceptible (p. ex. déjà *La Vie de saint Alexis*, éd. G. Paris, 1903, v. 63—65: *La mortel vide li prist molt a blasmer, De la celeste li mostrat veritet; Mais lui ert tart qued il s'en fust tornez).*

Dans le chap. VII, où il est question de l'emploi adversatif d'expressions ayant un sens primitif de «excepté, hormis» (*se—non, fors, fors que, mais que, ne mais que, ne mais* et *que*), c'est l'explication de *que* (*qui*) qui offre le plus d'intérêt (ex. *Troie*, éd Constans, v. 7744—7746: *E ont armes que ne sont teintes De vert, de jaune ne d'azur, Que de fin or vermeil et pur*). M. Melander est enclin à combiner l'hypothèse de M. Dubislav (*Satzbeiordnung* etc., p. 27), selon laquelle *que* proient de *ne—que*, avec celle de M. Geijer (dans les *Studier i modern språkvet.*, t. V, p. 101 s.), selon laquelle il s'agit de la conjonction *que* «car». Celle-ci serait à sa place, lorsque *que* introduit une proposition complète, tandis que celle-là s'appliquerait mieux aux cas où *que* introduit une proposition abrégée (v. l'exemple cité plus haut).

Dans le dernier chapitre, enfin, l'auteur veut expliquer comment *mais* est arrivé au sens de «excepté». L'on connaît l'explication de Tobler (*Verm. Beitr.* III[2], p. 88 ss.), considérée en général comme la plus plausible (*non habet filium magis, (habet) unum > non habet filium, magis unum*). M. Melander, cependant, est plus porté à voir dans *mais* «excepté» le résultat d'une influence analogique des autres tournures au sens primitif de «excepté» qui pouvaient avoir une signification adversative (ex. *mais que* «mais»: *mais que* «excepté» = *mais* «mais»: x), et je dois, pour ma part, avouer que le raisonnement de M. Melander me semble fort convaincant.

Somme toute, la dissertation de M Melander fait vive-

ment souhaiter la suite de l'ouvrage. Ce que je lui reproche, c'est le grand nombre de citations incorrectes et sa manière de franciser certains noms propres latins, connus en français sous une autre forme (*Commodiane* pour *Commodien, Quintiliane* pour *Quintilien, Tertulliane* pour *Tertullien*, etc.).

A. Wallensköld.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 24. November 1917. Anwesend waren der 1. Vorsitzende, Prof. A. Wallensköld, sowie 21 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll der Sitzung am 27. Oktober wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als Revisoren für das laufende Jahr wurden gewählt: Mag. phil. *M. Wasenius* und Fräulein Cand. phil. *Eva Nyman;* als Suppleant Fräulein Cand. phil. *Carin Rosenius.*

§ 3.

Dr. phil. *A. von Kraemer* hielt in französischer Sprache einen Vortrag: A propos du cinquantenaire de la mort de Charles Baudelaire. Der Vortragende begleitete seine lebendige Schilderung von des Dichters Schaffen mit der Rezitation einiger Gedichte aus den Fleurs du mal.

§ 4.

Mag. phil. *M. Wasenius* referierte die Frage der Beurteilung der Herübersetzungen aus den modernen Sprachen bei den schriftlichen Arbeiten der Reifeprüfung. Einer grossen Anzahl von unseren höheren berechtigten Lehranstalten sollten nächstes Frühjahr derartige schriftliche Aufgaben vorgelegt werden. Da aber mancher Sprachlehrer über die bei ihrer Verbesserung und Beurteilung zu befolgenden Grundsätze unschlüssig sei, scheine es wünschenswert, die Frage in Anwesenheit von Mitgliedern

der Examenskommission zu erörtern. An der Hand einer Herübersetzungsaufgabe aus dem Deutschen, die der Referent letzthin seinen Unterprimanern vorgelegt hatte, erstattete er eingehenden Bericht über die verschiedenartigen Fehler der Schüler und ihre Beurteilung durch den Lehrer. Ref. hatte dabei die bisher übliche Berechnungsweise nach dem Massstabe 1—9 Points beibehalten. Was den allgemeinen Wert der Herüber setzungen im Sprachunterricht anlangt, hatte der Referent gefunden, dass sie allerdings das Denkvermögen der Schüler entwickelten, keineswegs aber zu derselben Sicherheit in der fremden Sprache führten wie die herkömmlichen Hinübersetzungen. Zum Schluss legte der Redner dem Verein folgende Thesen zur Diskussion vor:

1⁰ Die Pointberechnung wird nach demselben allgemeinen Massstab wie bei der Hinübersetzung ausgeführt.

2⁰ Da die schriftliche Abschlussprüfung in erster Linie bezweckt, die Fähigkeit der Schüler im Textverstehen zu ermitteln, gelten als grobe Fehler Missverständnisse inbezug auf den Sinn des fremdsprachlichen Textes, mangelhafte Kenntnis von gewöhnlichen Wörtern und Fehler, die Unwissenheit in der Grammatik der fremden Sprache verraten.

3⁰ Da die schriftliche Arbeit zugleich eine Prüfung der Reife ist, sollen auch Fehler gegen die Muttersprache, wie reine Sprachfehler und ungeeignete Wörter und Ausdrücke, auf die Beurteilung einwirken, obgleich nur in geringerem Grade. Orthographische Fehler werden in der Abschlussprüfung nicht in Betracht gezogen.

Prof. *U. Lindelöf* eröffnete die Diskussion, indem er äusserte, dass er kein massgebendes Urteil als Vertreter des Examensausschusses abgeben könne, weil er nur geringe Erfahrung im Beurteilen schriftlicher Herübersetzungen habe. Er teile übrigens die Ansicht des Referenten, dass das Hauptgewicht auf solche Fehler zu legen sei, die von Unkenntnis der fremden Sprache zeugten. Sonst sei er durch das Referat noch mehr zu der Überzeugung gekommen, dass die Herübersetzungen den fremdsprachlichen Unterricht umkehrten, indem sie die Aufmerksamkeit der Schüler von der Hauptsache ablenkten. Für den Fall, dass unsere Schulen aus der jetzigen Notlage herauskämen und der ersten Fremdsprache künftighin eine grössere Stundenzahl zuerteilt würde, wolle er sein Möglichstes tun, um dem Übel abzuhelfen. — Oberlehrer *I. Uschakoff* sprach inbezug auf die Beurteilung der diesjährigen Reifeprüfungen den Wunsch aus, dass der betr. Examensausschuss die der-

zeitigen ungünstigen Verhältnisse mit in Betracht ziehen möchte. Die verminderte Stundenzahl in den zwei nächsthöchsten Klassen und die lange herrschende Unsicherheit über die Art der zu treibenden schriftlichen Übungen seien als mildernde Umstände anzusehen. — Prof. *Wallensköld* fand, dass man selbstverständlich die grammatischen Fehler berücksichtigen müsse und überhaupt eine so wortgetreue Übersetzung fordern solle, wie die Muttersprache es nur erlaube, aber dass gewisse Veränderungen sich stilistisch verteidigen liessen. — In derselben Richtung äusserten sich Dr. *Uschakoff*, der jedoch eine mildere Beurteilung von Numerus und Tempusfehlern zugab, wo man es mit dem löblichen Streben zu tun habe, den muttersprachlichen Ausdruck zu verbessern, oder wo der Zusammenhang darunter nicht leide, und Dr. *E. Hagfors*, der besonders ein strenges Einschreiten gegen die äusserst gewöhnlichen groben Nachlässigkeitsfehler, z. B. Verwechslung von Numerus, Steigerungsgrad, Tempus, empfahl. — Frau Prof. *Edla Freudenthal* sowie *der Referent* wiesen noch auf die schwierige Behandlung in casu derartiger Fehler hin, bei denen man sich die Frage stelle, ob die wortgetreue Übersetzung fremder Sprachformen oder die stilistischen Forderungen der Muttersprache schwerer ins Gewicht fallen sollen. — In letzter Hinsicht warnte Dr. *Hagfors* vor zu strengen Ansprüchen, da die Schüler keinen systematischen Unterricht in der Synonymik geniessen. — Dr. *Uschakoff* fand, dass die Ansichten der Lehrer gerade über die grammatischen und lexikalischen Fehler in der Mutterspr che sehr auseinandergingen. Es sei seines Erachtens grundsätzlich falsch, Skripta anzuordnen, die auf besondere Leistungen in der Muttersprache zielten, und dabei eine schlechte Behandlung dieser Sprache zu gestatten. — Lektor *L. Granit* sagte, es sei unendlich schwierig, alle Nuancen abzuwägen und zu graduieren, zumal die stilistischen Forderungen der Muttersprache keine Rolle beim Verständnis des fremdsprachlichen Textes spielten. Er sei mithin ein geschworener Gegner des ganzen Systems geworden. — Dr. *R. Saxén* war es recht, dass man eine Menge von kleineren Fehlern gegen die Muttersprache bei der Beurteilung von Herübersetzungen nicht mit in Betracht ziehe, da doch der fremdsprachliche Text zu solchen Fehlern geradezu herausfordere.

Nachdem die Diskussion abgeschlossen war, trat der Verein der 1. und 2. These in der Abfassung des Referenten bei. Die 3. These erhielt folgende etwas veränderte Form: Da die schriftliche Arbeit zugleich eine Prüfung der Reife ist, sollen auch

Fehler gegen die Muttersprache, wie reine Sprachfehler und ungeeignete Wörter und Ausdrücke, wenn sie schwierigerer Art sind, auf die Beurteilung einwirken, doch nur in geringerem Grade.

In fidem:
Ewald Müller.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 26. Januar 1918. Anwesend waren der 1. Vorsitzende, Prof. A. Wallensköld, und 24 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll vom 24. November 1917 wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neues Mitglied wurde vorgeschlagen und aufgenommen: Frau Professor *Katri Lehtonen.*

§ 3.

Der Vorsitzende verlas folgenden

Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für die Periode 1. Januar 1917 — 1. Januar 1918.

Einnahmen:

Kassenbestand am 1. Januar 1917	FM.	2,834: 77
Zinsen für das Jahr 1916	»	6: 30
Jahresabgaben der Mitglieder	»	912: —
Abonnements der Neuphilologischen Mitteilungen	»	120: —
Verkaufte Exemplare der »Mémoires de la Société Néo-philologique de Helsingfors», tome VI	»	84: 40
Von der Universität für die »Mémoires» angewiesen	»	1,500: —
Von der Universität für die Neuphilologischen Mitteilungen angewiesen	»	500: —
Summe	FM.	5,957: 47

Ausgaben:

Druckkosten der »Mémoires», tome VI . . .	FM.	3,875: 90
» » Neuphil. Mitteilungen, 1917, Heft 1—4	»	828: 05
Briefporti	»	74: 50
Anzeigen	»	52: —
Jahresfest	»	69: 34
Bedienung und Einkassierung	»	58: 15
Verschiedenes	»	23: 75
Kassenbestand am 31. Dez. 1917	»	975: 78
Summe	FM.	5,957: 47

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden und schlagen deshalb vor, dem Kassenverwalter Decharge zu erteilen.

Weil die Druckkosten der Neuphil. Mitteilungen, Heft 5—8 auf 1,459 M. gestiegen sind, eine Summe, die mit circa 500 M. die disponiblen Mittel übersteigt, bitten wir folgende Massregeln vorschlagen zu dürfen, um das zur Deckung dieser Kosten erforderliche Geld zu beschaffen:

1) Die Jahresabgabe der Mitglieder wird auf 8 M. erhöht;

2) Das Abonnement der Neuphil. Mitteilungen wird auf 6 M. erhöht.

Die auf diese Weise erhaltene Summe wird freilich den ganzen Verlust nicht decken, der Rest (ugf. 150 M.) aber könnte vielleicht durch freiwillige Beiträge zusammengebracht werden.

Wir hoffen, dass die Mitglieder des Neuphilologischen Vereins und die Abonnenten der Neuphil. Mitteilungen sich gern darein finden werden, diese erhöhten Abgaben zu bezahlen, denn sonst sieht sich der Verein vielleicht gezwungen, mit der Herausgabe der Neuphil. Mitteilungen aufzuhören, was bei dem guten Ansehen, das die Zeitschrift auch im Auslande geniesst, sehr zu beklagen wäre.

Helsingfors, den 13. Januar 1918.

Eva Nyman. *Carin Rosenius.*

Dem Kassenverwalter wurde Decharge erteilt. Betreffs der ökonomischen Stellung des Vereins teilte der Vorsitzende mit, das Consistorium Academicum habe nunmehr den zur Deckung

der Druckkosten der »Mémoires VI» noch erforderlichen Betrag in Höhe von FM. 875: 90 bewilligt. Obwohl dadurch in der misslichen Lage eine Besserung eingetreten sei, werde es aber doch jedenfalls nötig sein, gemäss dem Vorschlag der Revisoren die Jahresabgaben und Abonnements zu erhöhen. Ferner schlug Prof. Wallensköld vor, der Verein möge den Vorstand beauftragen, das Consistorium oder den Senat um einen erhöhten Beitrag zur Bestreitung der Druckkosten der Neuphilologischen Mitteilungen zu ersuchen. — Dieser Vorschlag sowie die Erhöhung der Jahresabgaben und Abonnementsbeträge auf 8, bzw. 6 FM. wurde gebilligt.

§ 4.

Der Vorsitzende meldete, das in der Sitzung des 27. Oktober eingesetzte Komitee, das die Frage der Stellung des Englischen in unseren Schulen weiter vorzuberaten habe, finde es wünschenswert, den zukünftigen Sprachunterricht in weiterem Umfange zu erörtern, weshalb das Komitee durch Vertreter anderer neuerer Sprachen verstärkt werden sollte. Inzwischen habe es Prof. *U. Lindelöf* übernommen, die Frage der Stellung der modernen Sprachen in unseren gelehrten Schulen in einem Vortrage zu behandeln.

Prof. Lindelöf gab zunächst eine geschichtliche Übersicht über die betreffenden Verhältnisse seit 1883, wo die Einteilung der höheren Lehranstalten in klassische und Reallyzeen durchgeführt wurde. In den Lehrplänen vom genannten Jahr war die Stellung der modernen Sprachen die folgende: in den klassischen Lyzeen Russisch 20, Deutsch 12 und Französisch als freiwilliges Fach 6 Wochenstunden; in den Reallyzeen Russisch 21—22, Deutsch 16—17, Französisch 12 und Englisch 6 Stunden. Die Anfang dieses Jahrhunderts erlassenen neuen Lehrpläne von 1901 und 1903 bezweckten, dem Russischen schrittweise einen grösseren Raum zu geben. Während diese Sprache in beiden Arten von Lyzeen 1901 30 und 1903 40 Stunden bekam, blieb die Stellung der Kultursprachen in den klassischen Lyzeen unverändert; in den Reallyzeen hatte das Deutsche nunmehr 18, das Französische 12 und das Englische als freiwilliges Fach 4 Wochenstunden. Im Jahre 1906 erlitt die Stundenzahl des Russischen eine Verminderung auf 20 in den klassischen und auf 24 in den Reallyzeen, und gleichzeitig gelangte das Deutsche mit 14, bzw. 20 Stunden zu der besten Stellung, die es überhaupt in unseren Schulplänen gehabt hat.

Der Rückschlag kam diesmal mit der Neugestaltung der Lehrpläne von 1914, zwar nicht für die klassischen Lyzeen, wo dem Deutschen 15 und dem Französischen 9 Stunden zuerteilt wurden, aber um so auffälliger in den zu Lyzeen mit parallelen Gymnasialklassen umgestalteten Reallyzeen, wo Russisch 34, Deutsch 16, Französisch 12 und Englisch (freiw.) 4 Stunden hatten. Der vorläufige Lehrplan vom 13. Juni 1917 bestimmt für den letztgenannten Schultypus Russisch 20 (in der Mittelschule 14 u. auf der Gymnasialstufe 6) und Deutsch 19 (10+9) Wochenstunden, während die Stellung des Französischen und des Englischen unverändert blieb.

Die zur Universität führenden privaten Lehranstalten, die infolge des Druckes von oben keine grössere Eigentümlichkeit oder Selbständigkeit haben entwickeln können, befolgen im grossen und ganzen den Lehrplan der realen Linie der staatlichen Gymnasien. Von dieser zahlreichen Gruppe, die 47 Anstalten umfasst, zeigen gegenwärtig jedoch 33 Schulen Unterschiede in der Stundenzahl der Fremdsprachen. Das Russische hat 18—20 ½ Wochenst., das Deutsche 19—24 St. (wobei jedoch die allermeisten bei 19 bleiben). Die Angaben der Schulen über die zweite obligatorische fremde Kultursprache sind nicht immer ganz deutlich, indem aus ihren Lehrplänen nicht für alle Fälle hervorgeht, ob zwei Sprachen alternativ einander ausschliessen, oder ob Gelegenheit geboten wird, alle beide zu treiben. Französisch als obligatorisches Fach mit 12 St. haben 20 Privatschulen, von denen 9 auch einen 4—6 stündigen wahlfreien Kursus des Englischen haben, wogegen das Englische als einzige obligatorische Nebensprache mit 10—15 St. in 7 und das Latein in 2 Schulen vorkommen. Die Wahl zwischen Französisch und Latein gestatten 8 Schulen, zwischen Englisch und Latein 4, zwischen Französisch und Englisch 4 (doch dürften in ein paar Schulen beide Sprachen nebeneinander getrieben werden), zwischen Französisch und Englisch auf der einen und Latein auf der anderen Seite 1 Schule. Für eine Anstalt sind die betreffenden Angaben ganz unklar.

Der vorläufige Lehrplan (1917) der höheren staatlichen Mädchenlyzeen weist folgende Stundenzahlen für die modernen Sprachen auf: Deutsch 23, Russisch Englisch-Französisch 20, sowie als freiwilliges Fach Französisch oder Englisch 9 Stunden. Vollberechtigte private Studienanstalten für Mädchen finden sich 6 an der Zahl, deren 5 das Deutsche mit 21—26, sogar in einer Schule 34, und 1 das Französische mit 23 Wochenst. als Hauptfremdsprache haben.

Nachdem der Vortragende noch über den Reformvorschlag des Schulkomitees vom Jahre 1908 Bericht erstattet hatte, hob er zum Schluss hervor, welche besonderen Schwierigkeiten das Problem der beiden einheimischen Sprachen einer guten Neuordnung der Lehrpläne darbiete. Ausserdem forderten die geographische Lage des Landes und kommerzielle Interessen, dass das Russische als alternatives oder wenigstens freiwilliges Fach erscheinen müsse. Dabei dürfe die Gesamtzahl der sprachlichen Stunden nicht in die Höhe getrieben werden. Andererseits sei es nicht unbedingt notwendig, diese Zahl zu vermindern, denn trotz den vielen Sprachen betrage sie augenblicklich, abgesehen von der Muttersprache, 28 % gegen 25,5 % auf der realen Linie in Schweden und 23,5 % in der deutschen Oberrealschule. Unsere Bestrebungen sollten künftighin auf gründlicheren Unterricht in einer fremden Kultursprache, z. B. mit 30 Wochenstunden, ausgehen.

Nach dem Vortrag wurde das früher eingesetzte Komitee mit Prof. *Wallensköld* und Mag. phil. Fräulein *Carin Rosenius* vervollständigt.

In fidem:
Ewald Müller.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 28. September 1918. Anwesend waren der Vorstand und 22 Mitglieder des Vereins.

§ 1.

Das Protokoll vom 26. Januar wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Jahresbericht über das akademische Jahr 1917—1918 wurde verlesen:

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins über das akademische Jahr 1917—1918.

Im Laufe des Berichtsjahres fanden nur drei Sitzungen statt, da die Tätigkeit des Vereins durch die im Frühjahr 1918 obwaltenden politischen Zustände des Landes unterbrochen

wurde. Die Programme der Verhandlungen enthielten Vorträge und Besprechungen wissenschaftlichen und pädagogischen Inhalts. An die pädagogischen Vorträge knüpften sich Diskussionen an. Die Sitzungen waren durchschnittlich von 21 Mitgliedern besucht.

Das Jahresfest konnte infolge der allgemeinen misslichen Lage nicht stattfinden.

Die Neuphilologischen Mitteilungen erschienen im Jahre 1917 in 2 Lieferungen mit 8 Nummern und enthielten 188 Textseiten. Als Beitrag zur Bestreitung der Druckkosten hatte das Consistorium Academicum auch für dieses Jahr dem Verein 500 FM angewiesen.

Die Mitgliederzahl des Vereins betrug — ausser den zwei Ehrenmitgliedern — 145 (gegen 156 im vorigen Jahr), die der Abonnenten der Zeitschrift 80 (bzw. 84).

Der Vorstand setzte sich zusammen aus den Herren: Prof. *A. Wallensköld*, erster Vorsitzender; Prof. *Hugo Suolahti*, zweiter Vorsitzender; Cand. phil. *Ewald Müller*, Schriftführer und Kassenverwalter.

Als Redakteure der Neuphilologischen Mitteilungen fungierten die Herren Proff. *A. Wallensköld* und *H. Suolahti*.

Helsingfors, den 6. September 1918.

Ewald Müller.

§ 3.

Als neues Mitglied wurde Schulrat Dr. phil. *Solmu Nyström* aufgenommen.

§ 4.

Bei der Wahl des Vorstandes für das Tätigkeitsjahr 1918—1919 wurden als erster Vorsitzender Prof. *A. Wallensköld* und als zweiter Vorsitzender Prof. *H. Suolahti* wiedergewählt. Zum Schriftführer wurde anstatt Mag. E. Müller, der nicht in der Lage war, einer Wiederwahl zu entsprechen, Dr. *E. Öhmann* gewählt.

§ 5.

Zu Revisoren für das laufende Jahr wurden Mag. *Karin Rosenius* und Mag. *Barbi Nyberg* mit Dr. *S. Nyström* als Suppleant gewählt.

§ 6.

Der Vorsitzende meldete, dass die Redaktion der Neuphilologischen Mitteilungen Dozent Dr. *O. J. Tallgren* zum Schriftführer derselben angenommen hatte.

§ 7.

Der Vorsitzende machte die Mitteilung, dass das Consistorium academicum Fmk. 1,000:— als Beitrag zur Bestreitung der Druckkosten der Neuphilologischen Mitteilungen für das Jahr 1918 angewiesen hatte.

§ 8.

Prof. *U. Lindelöf* hielt einen Vortrag über die Stellung der neueren Sprachen in unseren Schulen und sprach dabei im Namen des Komitees, dem der Verein den Auftrag gegeben hatte, die Frage nach der Stellung der modernen Sprachen in unseren Schulen zu prüfen. Seit der letzten Vereinssitzung (Ende Januar d. J.) ist, führte Prof. L. aus, auf dem Gebiete des Unterrichtswesens eine wichtige Veränderung eingetreten, indem die Regierung im Juni für die verschiedenen Arten von Schulen provisorische Lehrpläne erlassen hat, die voraussichtlich in Kraft bleiben werden, bis eine grössere Reform des ganzen Schulsystems zur Durchführung gelangt. Eine solche Reform ist, wie aus einer neulich veröffentlichten Unterredung mit dem Chef des Unterrichtsdepartements hervorgeht, in der Tat schon in Vorbereitung; es werden aber wahrscheinlich viele Jahre vergehen, ehe sie verwirklicht werden kann. Das Komitee hat den Zeitpunkt nicht geignet gefunden, um seitens des Vereins eine besondere Zuschrift über die Stellung der modernen Sprachen in den Lehrplänen an die Regierung zu richten; wohl wäre es aber von Interesse, wenn der Verein die Frage diskutieren wollte. - - In den neuen Lehrplänen ist die russische Sprache, die bisher immer in unseren Unterrichtsprogrammen einen grossen Raum beansprucht hat, kein obligatorisches Fach mehr, sondern sie steht in den Lyzeen als wählbares Fach neben dem Französischen und ist in den klassischen Lyzeen und den Mädchenschulen ganz aus den Lehrplänen entfernt. Die Gesamtzahl der dem fremdsprachlichen Unterricht gewidmeten Wochenstunden ist gegenüber den Plänen von 1917 beträchtlich reduziert, indem die durch den Wegfall des Russischen freigewordenen Stunden zum grössten Teil auf reale Fächer verteilt sind. Immerhin hat der neusprachliche Unterricht einen bedeutenden Gewinn zu verzeichnen, indem die deutsche Sprache jetzt in den Lyzeen über 25 Wochenstunden (1917 nur 19 Stunden), in den klassischen Lyzeen über 20 Stunden (1917: 15 St.) verfügt. Mit diesen Stundenzahlen dürfte der Unter-

richt schon recht gute Resultate erzielen können. Die Stellung des Französischen ist in den Lyzeen unverändert geblieben, mit 12 Wochenstunden; nur tritt das Russische daneben als wählbares Fach ein. In den klassischen Lyzeen, wo das Französische wählbar neben dem Griechischen steht, verfügt es über 12 Wochenstunden. In den Mädchenschulen sind Französisch und Englisch wählbar nebeneinandergestellt mit i. g. (wo Gymnasialklassen vorhanden sind) 19 Wochenstunden. — Während das Deutsche eine vorteilhafte Stellung hat und auch für den französischen Unterricht einigermassen gesorgt ist, ist in den für männliche Schüler bestimmten staatlichen Schulen die englische Sprache in einer sehr unvorteilhaften Lage geblieben, indem in den Lyzeen die Sprache nur über 4 Wochenstunden verfügt und wahlfreies Fach ist. In den klassischen Lyzeen hat das Englische ja keinen Platz. Gilt es die Stellung dieser Sprache zu bessern, so muss man jedenfalls davon absehen, die Sprachstunden überhaupt in grösserem Massstabe zu vermehren: höchstens könnte man auf 2 bis 3 Stunden Anspruch machen. Um dem Englischen einen festen Platz innerhalb des eigentlichen Lehrplans zu bereiten, steht wohl kein anderer Ausweg zu Gebote, als die Sprache wählbar neben das Französische und Russische zu stellen; freilich können gegen ein so weitverzweigtes Alternativensystem Einwände erhoben werden. Oder auch liesse sich an eine kleinere Erweiterung des wahlfreien englischen Kursus denken, so dass dieser entweder in den beiden höchsten Klassen über je 3 Stunden verfügte, oder auch über je 2 Stunden in den drei obersten Klassen; im letzteren Falle müsste, damit nicht zwei neue Sprachen zu gleicher Zeit im Lehrplane auftreten, der französisch (-russische) Kursus etwas erweitert werden (etwa mit 3 Wochenstunden) und schon in der vierten Klasse anfangen. In den klassischen Lyzeen wäre vielleicht ein kleiner wahlfreier englischer Kursus in den beiden höchsten Klassen am Platze. — Dies alles betrifft die staatlichen Schulen. In den Privatschulen weist schon jetzt der neusprachliche Unterricht vielfach Abweichungen von dem Programm der staatlichen Schulen auf. Viele Schulen haben dem Englischen eine recht vorteilhafte Stellung in ihren Lehrplänen zugewiesen. Es ist zu hoffen, das dies auch künftig der Fall sein wird, und dass die Privatschulen überhaupt in der Lage sein werden, mit grösserer Freiheit, als bisher der Fall war, ihre Lehrpläne zu gestalten und neue pädagogische Prinzipien zu prüfen. — Was die schriftliche Abiturientenprüfung in der deutschen Sprache betrifft, wäre es jetzt, wo die

deutsche Sprache über viel mehr Stunden als früher verfügt, an der Zeit, wieder eine leichte Übersetzung aus der Muttersprache in das Deutsche einzuführen, vielleicht ohne Wörterbuch, aber mit hinreichender Angabe schwieriger Wörter.

Auf den Vortrag folgte eine lebhafte Diskussion. Prof. *Wallensköld* hob seinen bereits im Komitee vertretenen Standpunkt hervor, dass die Stundenzahl der neueren Sprachen zu stark reduziert sei und demgemäss wieder teilweise erhöht werden müsse. Die den neueren Sprachen entzogene Stundenzahl sei teilweise für Zwecke verwendet worden (z. B. die Elemente der Philosophie), an deren Nützlichkeit der Redner zweifeln möchte. Die drei grossen Kultursprachen, Deutsch, Französisch und Englisch, sollten alle obligatorisch sein, aber nur das Deutsche könne allseitig betrieben werden. Für das Französische und das Englische müsse die Erwerbung einer gewissen Fertigkeit im Lesen der betr. Sprache genügen. Der Redner war übrigens der Ansicht, dass die französische Sprache einen Teil ihrer Stundenzahl an die englische abtreten könne. – Dr. *S. Nyström* wies darauf hin, dass die Stundenzahl der neueren Sprachen reduziert worden sei, weil man gezwungen war, den Naturwissenschaften eine grössere Stundenzahl als bisher einzuräumen. Der Redner empfahl, die französische Sprache als obligatorisches Fach auf der klassischen Linie, die englische auf der Reallinie einzuführen. — Prof. *Lindelöf* hielt an seinem Standpunkt fest, dass die Wahl zwischen den beiden Sprachen frei bleiben und nicht an irgend eine Linie gebunden werden sollte. — Dr. *Nyström* glaubte nicht recht an die freie Wahl, die nach seiner Meinung meistenteils von rein äusseren Umständen abhängig ist, indem die Schüler gern ein Fach wählen, das von einem weniger fordernden Lehrer vertreten ist. — Frau Prof. *E. Freudenthal* hob die Wichtigkeit der französischen Sprache sowohl in formell-grammatischer wie in kultureller Hinsicht hervor und äusserte als ihre Meinung, dass eine Zurückstellung der französischen Sprache zugunsten der englischen einen grossen Verlust für den Unterricht bedeute. — Prof. *Suolahti* war der Ansicht, dass die Reduzierung der Stundenzahl der neueren Sprachen vollständig berechtigt sei. Was die kurzen 4 stündigen englischen Lehrgänge betrifft, verhielt der Redner sich skeptisch, da sie allzu oberflächlich seien, um befriedigende Resultate ergeben zu können: das Minimum wäre ein 6 stündiger Lehrgang. Inbezug auf die Wahl zwischen der französischen und englischen Sprache gab der Redner unbedingt der französischen

Sprache den Vorrang, die als Vermittlerin von Kulturwörtern sowie der romanischen Kultur für uns wichtig sei.

Ohne einer bestimmten Resolution beizutreten, beschloss der Verein die Diskussion als Antwort auf die Frage gelten zu lassen. Die Frage der Maturitätsprüfung sollte in der nächsten Sitzung behandelt werden; Herr Dr. *Nyström* wurde mit der Vorbereitung der Frage beauftragt.

In fidem:
Emil Öhmann.

Eingesandte Literatur.

Moderna Språk's Bibliotek II: Samtliga realskolestilar (tyska, engelska, franska) v.t. 1907 — v.t. 1917 under medverkan av Lektorerna vid Stockholms Handelshögskola *P. Méaly, E. A. Meyer* ordnade med hänsyn till innehållet samt försedda med antydningar om svårigheter av *C. S. Fearenside*, Lektor vid Stockholms Handelshögskola, samt *Nils Hagström*, E.o. Lärare vid Norra Latinläroverket, Stockholm. Andra utvidgade och förbättrade upplagan. I distribution: Moderna Språk Lund. 1917. Preis 1 Kr. VIII + 24 S. 8:o.

Moderna Språk's Bibliotek IV—VI: Samtliga abiturientstilar (tyska, engelska, franska) vid realskole- och studentexamina v.t. 1915 — v.t. 1915 [med supplement: h.t. 1915 — v.t. 1917] under medverkan usw. (= die vorhergehende Arbeit). 1915. Preis Kr. 2: 40. XII + 108 S. 8:o.

Leo Spitzer, Über einige Wörter der Liebessprache. Vier Aufsätze. Leipzig, Reisland, 1918. 74 S. Preis?

Leo Spitzer, Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass. Eine Streitschrift gegen die Sprachreinigung. Wien, Manzsche Hof-, Verlags- und Universitäts-Buchhandlung, 1918. 65 S. Preis?

Carl Voretzsch, Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache. Zum Selbstunterricht für den Anfänger. Fünfte Auflage Halle a. S., Max Niemeyer, 1918. Preis geh. *M.* 6, gebd. *M.* 7,50.

Schriftenaustausch.

Kort Udsigt over det philologisk-historiske Samfunds Virksomhed Oktober 1914 — Oktober 1916 (Jahrg. LXI—LXII). Kopenhagen 1918.

Mnemosyne, nova series, vol. XLVI (1918), pars. IV.

Moderna Språk, Jahrg. XI, Nr. 9 (Dez 1917): Birger Palm, Några kapitel fransk syntax (I. Elle a les yeux beaux — Elle a de beaux yeux); Alfred Stenhagen, Verbet »distraire»; Hans Pol'ak, Zur Verwendung der Vorsilbe ge- im Partizipium perfekti; J. A. Afzelius, »Förflutet futurum»???; u.s.w. — Jahrg. XII, Nr. 1—6 (Febr.—Sept. 1918): E. Walberg, Rien (de) moins; Birger Palm, Några kapitel fransk syntax (Forts. von I; II. Un homme à [la] barbe rousse; III. Que = parce que?; IV. Je le veux voir; V. Une chose longue); Claës Oldin, Randanmärkningar till skoltexter; L & W., Sgh, Till frågan om det fonetiska alfabetet; Carl Bergener, »Böjes som best. : rt.»; F. J. Fielden, Some English Proverbs; Herman Söderbergh, Elementarundervisningen i ljudlära; L. & W.— Sgh, Vokaltabell, Konsonanttabell; P. A. Geijer, Franskans imparfait, passé simple och passé composé; P. A. Geijer, Satsbildning och ordföljd; Besprechungen; u.s w.

Museum, 25ste Jaarg, n⁰ 2—4 (Nov. 1917 — Jan. 1918), 6—7 (Maart—April 1918), 11—12 (Aug.—Sept. 1918).

Namn och Bygd, Jahrg. V (1917), Heft 4; Jahrg VI (1918), Heft 1—3, S. 1: Göran Sahlgren, Förbjudna namn.

Publications of the Modern Language Association of America, Vol. XXXII, n:o 1 (March 1917): Howard J. Savage, The Beginning of Italian Influence in English Prose Fiction; Dorothy Foster, The Earliest Precursor of Our Present Day Monthly Miscellanies; Adolf Busse, Schiller's *Tell* and the *Volksstück;* F. G. Hubbard, A Type of Blank Verse Line found in the Earlier Elizabethan Drama; James Hinton, Walter Map's *De Nugis Curialium*, its Plan and Composition. Appendix: Proceedings of the 34. Annual Meeting of the Modern Language Association of America. — N:o 2 (June 1917): Hope Emily Allen, The *Speculum Vitae*, Addendum; Lily B. Campbell, The Rise of a Theory of Stage Presentation in England during the 18. Century; Louise Pound, The Beginnings of Poetry; Arthur Hobson Quinn, The Dramas of George Henry Boker; E. Beatrice Daw, *Love Fayned and Unfayned* and the English Anabaptists; Henry Barrett Hinckley, The Debate on Marriage in the *Canterbury Tales;* Oliver Farrar Emerson, Spenser, Lady Carey, and the *Complaints* Volume; Gordon Hall Gerould, The Legend of St. Wulfhad and St. Ruffin at Stone Priory. — N:o 3 (September 1917): Elbert N. S. Thompson, The *Discourses* of Sir Joshua Reynolds; Henry David Gray, The Purport of Shakespeare's Contribution to *1 Henry VI;* Hyder E. Rollins, The Troilus-Cressida Story from Chaucer to Shake-

speare; Jos. E. Gillet, Über den Zweck des Dramas in Deutschland im 16. und 17. Jahrhundert; Lucy M. Gay, Hue de Rotelandes *Ipomédon* and Chrétien de Troyes; Willard Edward Farnham, The Sources of Chaucer's *Parlement of Foules.* — N:o 4 (December 1917): Frederick M. Tisdel, *Balaustion's Adventure* as an Interpretation of the *Alcestis* of Euripides; W. L. Mac Donald, Charles Lamb, the Greatest of the Essayists; John Erskine, The Theme of Death in *Paradise Lost;* Horatio E. Smith, The Development of Brief Narrative in Modern French Literature: A Statement of the Problem; Roy Bennett Pace, *Sir Perceval* and *The Boyish Exploits of Finn;* Hardin Craig, The Lincoln Cordwainers' Pageant; Robert Withington, The Early »Royal-Entry». — Vol. XXXIII, n:o 1 (March 1918): B. Sprague Allen, William Godwin as a Sentimentalist; Henry H. Stevens, Description in the Dramas of Grillparzer; Fred Newton Scott, The Accentual Structure of Isolable English Phrases; Martha Hale Shackford, Swinburne and Delavigne; Olin H. Moore, The Romanticism of Guy de Maupassant. Appendix: Proceedings of the 35 Annual Meeting of the Modern Language Association of America.

Revista de Filología Española, tomo IV (1917), cuad. 3º Alfonso Reyes, Un tema de »La vida es sueño» (Concl.); P. Barnils, Fòssils de la llengua; Miscelánea; Notas bibliográficas; Bibliografia.

Språk och Stil, Jahrg. XVII (1917), Nr. 5: Erik Wellander, Om den historiska betydelselärans utvecklingsmöjligheter. — Jahrg. XVIII (1918), Nr. 1—3, s. 38: Alfhild Tamm und Märta Tamm-Götlind, Skorrningar och närsläktade uttalsfel.

Svensk Humanistisk Tidskrift, Jahrg. I (1917), Nr. 8—12 (Sept.—Dez.). — Jahrg. II (1918), Nr. 1—7 (Jan.—Juli).

Virittäjä, Jahrg. XXI (1917), Nr. 8: C. H. Bruse, Suomalais-germaanisten kosketusten alalta (Finn. »leuto»; »maukku, mäykky, moukku, möykky»; »räivä»; »sunta»). — Jahrg. XXII (1918), Nr. 1—4.

Mitteilungen.

Einheimische Publikationen: *Arthur Långfors,* Les Incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e^ siècle. Répertoire bibliographique établi à l'aide de notes de M. Paul Meyer. Tome I^er^. Paris, H. Champion, 1918. — *Derselbe,*

La société française vers 1330, vue par un Frère Prêcheur du Soissonnais (= Öfversigt af Finska Vetenskaps Societetens Förhandlingar, bd. LX, 1917—1918, afd. B, n:o 1). Helsingfors 1918. 23 p. in-8°.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *T. E. Karsten*, Germ.-finn. Lehnwortstudien, bespr. von E. Hellqvist, Ark. f. Nord. Fil. XXXIV, S. 179—198. — *A. Långfors*, Notice du ms. franç, 12483 de la Bibl. nat., bespr. von J. J. Salverda de Grave, Neuphilologus III, Heft 2. — *Derselbe*, Les chansons attribuées aux Seigneurs de Craon, bespr. von G. B[ertoni], A ch. Roman. I, S. 541—2. — *Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors*, t. VI, bespr. von J. J. Salverda de Grave, Museum XXV, Sp. 32. — *O. J. Tallgren*, Les poésies de Rinaldo d'Aquino, bespr. von G. Bertoni, Arch. Roman. I, S. 528—9.

Personalia: Dozent *Arthur Långfors* hat am 26. April 1918 von der Pariser Académie des Inscriptions et Belles-Lettres für seine Arbeit »Les Incipit des poèmes antérieurs au XVI^e siècle» 500 Francs von dem Preise Bordin bekommen.